



**HAL**  
open science

**Élisabeth Moutzan-Martinengou, Autobiographie,  
traduction française, précédée d'une introduction par  
Sophie Coavoux**

Sophie Coavoux, Élisabeth Moutzan-Martinengou

► **To cite this version:**

Sophie Coavoux, Élisabeth Moutzan-Martinengou. Élisabeth Moutzan-Martinengou, Autobiographie, traduction française, précédée d'une introduction par Sophie Coavoux. 2020. halshs-03526106

**HAL Id: halshs-03526106**

**<https://shs.hal.science/halshs-03526106>**

Preprint submitted on 14 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

# Élisabeth Moutzan-Martinengou

## *Autobiographie*

**Traduction française, précédée d'une introduction**

**par Sophie COAVOUX**

Maître de conférences HDR en études néo-helléniques  
Institut d'études transtextuelles et transculturelles (IETT)  
Université Jean Moulin Lyon 3

### **Texte original :**

*Ἡ Μήτηρ μου. Αὐτοβιογραφία τῆς κυρίας Ἐλισάβετ Μουτζάν Μαρτινέγκου ἐκδιδομένη ὑπὸ τοῦ υἱοῦ αὐτῆς μετὰ διαφόρων αὐτοῦ ποιήσεων, Ἐν Ἀθήναις, Ἐκ τοῦ Τυπογραφείου Κορίννης, 1881 [Ma Mère, autobiographie de Madame Élisabeth Moutzan-Martinengou, éditée par son fils Élisavétios Martinengos, suivie de quelques poèmes de ce dernier, Athènes, Imprimerie Corinnis, 1881]*

**Avril 2020-décembre 2021**

# Sommaire

<b>Introduction .....</b>	<b>3</b>
<b>Autobiographie d'Élisabeth Moutzan-Martinengou .....</b>	<b>11</b>
<b>Textes complémentaires.....</b>	<b>58</b>
1- Prologue, « Ma Mère » et épilogue par Élisavétios Martinengos, fils d'Élisabeth Moutzan-Martinengou .....	58
2- Deux textes d'Élisabeth Moutzan-Martinengou .....	60

# Introduction

Née sur l'île Zante le 2 octobre 1801, où elle mourut à l'âge de trente-et-un ans<sup>1</sup>, seconde fille de Frangkiskos Moutzan et d'Anghéliki Sigourou, membres de familles parmi les plus anciennes de la noblesse locale, Élisabeth Moutzan-Martinengou a été redécouverte en Grèce dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, malgré son destin doublement contraire de femme et d'auteur qui l'avait vouée à l'oubli<sup>2</sup>. Parmi ses œuvres, jamais publiées de son vivant et pour la plupart aujourd'hui perdues, un texte d'abord inédit puis édité en 1881 à titre posthume par son fils sous le titre *Ma Mère, autobiographie de Madame Élisabeth Moutzan-Martinengou*<sup>3</sup> a permis de l'extraire de l'ombre en lui offrant la renommée dont elle jouit aujourd'hui.

Cet ego-document bénéficie ainsi désormais d'une large notoriété en Grèce, où il est considéré comme pionnier en tant que premier texte à la première personne et en prose écrit par une femme, qui se caractérise de surcroît par sa thématique protoféministe. Livrant un témoignage unique sur la condition féminine dans les îles Ioniennes, à Zante, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Élisabeth Moutzan-Martinengou, encore jeune fille, y décrit l'univers familial comme une prison et compare le statut social des femmes à une forme d'esclavage :

« [...] regardant les murs de la maison où l'on me tenait enfermée, regardant les longues robes de l'esclavage des femmes, je me souvins que j'étais une femme et, qui plus est, une femme de Zante, et je soupirai ».

Aussi, à plusieurs titres sans précédent dans le monde grec, revêt-il une importance majeure dans l'histoire de la littérature et dans celle de la pensée féministe, l'emploi de la langue démotique lui conférant en outre, sur le plan linguistique, un caractère précurseur pour les lettres grecques modernes.

---

<sup>1</sup> Le 6 ou le 9 novembre 1832. Voir la chronologie détaillée dans Sophie Denissi (dir.), « Αφιέρωμα στην Ελισάβετ Μουτζάν-Μαρτινέγκου 1801-2001 διακόσια χρόνια από τη γέννησή της » [« Numéro consacré à Élisabeth Moutzan-Martinengou 1801-2001 deux cents ans après sa naissance »], *Periplus*, n° 51, 2002.

<sup>2</sup> Dans la plupart des occurrences en français, le prénom de l'auteur est donné sous la forme traduite « Élisabeth », que nous conservons, bien que les autres noms propres grecs soient translittérés.

<sup>3</sup> Son fils a publié l'autobiographie en l'accompagnant de poèmes de sa composition, le volume portant le titre *Η Μητηρ μου. Αυτοβιογραφία τῆς κυρίας Ἐλισάβετ Μουτζάν Μαρτινέγκου ἐκδιδομένη ὑπὸ τοῦ υἱοῦ αὐτῆς μετὰ διαφορῶν αὐτοῦ ποιήσεων*, Ἐν Ἀθῆναις, Ἐκ τοῦ Τυπογραφείου Κορίννης, 1881 [*Ma Mère, autobiographie de Madame Élisabeth Moutzan-Martinengou, éditée par son fils Élisavétios Martinengos, suivie de quelques poèmes de ce dernier*, Athènes, Imprimerie Corinnis, 1881]. D'autres éditions du texte existent : Μουτζάν-Μαρτινέγκου, Ελισάβετ (1956), *Αυτοβιογραφία*, εισαγωγή-ιστορικές σημειώσεις Κ. Πορφύρης [= Πορφύρης Κονίδης], Ἀθήναι, Διγενής [Élisabeth Moutzan-Martinengou, *Autobiographie*, introduction et notes historiques par Konidis Porphyris, Athènes, Digénis, 1956] ; Ελισάβετ Μουτζά-Μαρτινέγκου (1965), πρόλογος-εισαγωγή-σημειώσεις Φαίδων Κ. Μπουμπουλίδης, Ἀθήναι [χ.έ.ο.] [Élisabeth Moutzan-Martinengou, prologue, introduction, notes Phaidon K. Bouboulidis, Athènes, 1965] ; Μουτζάν-Μαρτινέγκου, Ελισάβετ (1997), *Αυτοβιογραφία*, Εισαγωγή-φιλολογική επιμέλεια Βαγγέλης Αθανασόπουλος, Ἀθήναι: Ωκεανίδα [Élisabeth Moutzan-Martinengou, *Autobiographie*, édition et introduction Vangélis Athanassopoulos, Athènes, Okéanida, 1997] ; Μουτζάν-Μαρτινέγκου, Ελισάβετ, *Αυτοβιογραφία*, εισαγωγή Κατερνία Σχινά, Ἀθήναι, Μεταίχμιο, 2020 [Élisabeth Moutzan-Martinengou, *Autobiographie*, introduction Katerina Schina, Athènes, Metaichmio, 2020].

Plus qu'une simple autobiographie, le texte fait surtout le récit de la carrière littéraire contrariée de cette jeune femme condamnée à une vie recluse, en raison de son sexe, de sa condition de femme, et d'une coutume héritée de l'ancien usage vénitien scrupuleusement respecté par sa famille, selon laquelle, après l'âge de huit ans, les filles devaient vivre littéralement enfermées. Son attrait irrésistible pour les lettres l'amena à développer une véritable conscience de genre<sup>4</sup> et à formuler une critique protoféministe de sa condition individuelle et, au-delà, de la condition féminine : dénonciation de la réclusion physique, morale et intellectuelle des femmes, revendication de l'égalité entre les sexes, du droit de circuler librement, d'avoir accès à l'éducation, d'écrire, comme un homme, et de refuser le mariage<sup>5</sup>. Si ses aspirations ont défié l'ordre du genre, Élisabeth Moutzan-Martinengou semblait toutefois attachée à une conception naturalisante de la différence des sexes, dominante en son temps : « Nous les pauvres femmes que la Nature a fait naître plus sensibles, la coutume nous condamne à être soumises à nos pères, parce que ce sont des hommes ». Cependant, aucune culpabilité face à la transgression des normes, aucune fausse modestie, aucune retenue ne viennent émousser l'exaltation qui l'habite et que traduisent ses mots. Plutôt que de se subordonner à l'utilité sociale dévolue à son sexe, elle préférait œuvrer « pour le bien commun et pour [s]a propre postérité » et se « rendre utile à la société humaine ».

C'est l'émergence et la formulation d'idées transgressives relatives à son destin individuel et, au-delà, à la condition des femmes, qui confèrent au récit son caractère le plus saisissant. Dans l'horizon qui était le sien, ignorante de la possibilité même d'émancipation féminine et seulement nourrie par les idées progressistes qu'insufflaient en elle certaines de ses lectures (sans ébranler toutefois sa foi religieuse), on ne peut qu'être frappé par la véhémence et l'audace de ses revendications, qui apparaissent également dans un manuscrit publié par Dinos Konomos et que nous joignons à la présente traduction de l'autobiographie :

« Je prône, moi, une éducation solide pour les filles. Je leur reconnais, moi, la liberté de sortir de la maison, aussi dois-je paraître à vos yeux comme un monstre de la nature : cela m'est égal. [...] Cruelle coutume de ma Patrie, moi qui ne veux pas du mariage [...], tu me condamnes à vivre à jamais enfermée à la maison, à ne jamais aller à l'église, à ne jamais fouler la terre, à ne jamais entendre le doux souffle des zéphirs, à ne jamais voir le bleu du ciel. Coutume tyrannique, coutume barbare, toi, tu me condamnes, certes, mais moi je me moque de ton verdict : non, non, Dieu ne m'a pas donné un cœur vil, et toi, avec tes enfermements et tes réclusions, jamais tu n'as réussi à l'avilir, ce cœur qui toujours poursuit de grands desseins, et se tient toujours prêt à les accomplir<sup>6</sup>. »

---

<sup>4</sup> Eleni Varikas, « Subjectivité et identité de genre. L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du XIX<sup>e</sup> siècle », *Genèses*, vol. 6, numéro 1, 1991, p. 29-51.

<sup>5</sup> L'œuvre est considérée comme fondatrice de la pensée féministe grecque, cf. Paschalis M. Kitromilides, « The Enlightenment and womanhood: Cultural exchange and the politics of exclusion ». *Journal of Modern Greek Studies*, 1, 1983, p. 39-61.

<sup>6</sup> Dinos Konomos, *Επτανησιακά Φύλλα*, n°10, Zante, 1947, p. 153.

Oscillant entre le journal intime et l'autobiographie<sup>7</sup>, ce texte est peut-être avant tout un testament intellectuel dans lequel Élisabeth Moutzan-Martinengou intègre, ce qui fait aussi son attrait, quelques fragments de ses œuvres littéraires originales rédigées en grec et en italien. De son propre aveu, elle aurait composé vingt-deux pièces de théâtre entre 1820 et 1825, dont seule une nous est parvenue, *L'Avare*, ainsi que des poèmes, des traductions de textes classiques, des dialogues moraux, des traités et des lettres ou billets adressés à ses proches<sup>8</sup>. En complément du récit de sa vie, son fils Élisavétios Martinengos<sup>9</sup> dresse la liste suivante des compositions de sa mère, recensement que l'on sait incomplet puisque n'y figurent ni la comédie *L'Avare* ni d'autres textes cités dans l'autobiographie :

#### **Compositions en grec :**

1. *Αἱ Θῆβαι ἐλευθερωμέναι*
2. *Ἡ Τιμωρημένη ἀπάτη*
3. *Εὐρύμαχος*
4. *Εὐρύκλεια καὶ Θεανώ*
5. *Ροδόπη*
6. *Ἡ οὐράνιος Δικαιοσύνη*
7. *Ὁ Καλὸς Πατήρ*, κωμωδία
8. *Ἡ Μητριά*, κωμωδία
9. *Προμηθεὺς Δεσμώτης Αἰσχύλου*, ἀπλοελληνικὴ μετάφρασις
10. *Ὁδύσσεια Ὀμήρου*, ἀπλοελληνικὴ μετάφρασις εἰς πεζόν
11. *Περὶ Οἰκονομίας*, παραγματεία
12. *Περὶ Ποιητικῆς*, παραγματεία
13. *Ὁδὴ εἰς τὸ πάθος τοῦ Χριστοῦ*

#### **Compositions en italien :**

1. *Numitore*, tragedia
2. *Bruto primo*, tragedia
3. *Enrico o L'Innocenza*, tragedia immaginaria
4. *Laodice o la Prudenza*, tragedia morale
5. *Il Tiranno punito*, dramma
6. *La Teano o la Giustizia Legale*, dramma
7. *Licurgo o la Mansuetudine*, dramma morale
8. *Gli effetti della discordia*, tragedia morale
9. *L'Eccellenza della Giustizia*, dramma
10. *Il Rigore delle Leggi*, tragedia
11. *Il Buon Re*, dramma morale

<sup>7</sup> Notons qu'à la différence du journal, l'autobiographie procède d'une écriture rétrospective.

<sup>8</sup> La pièce *L'Avare* [Φιλάργγυρος] fut publiée dans l'édition de Phédon K. Bouboulidis qui comprend également une introduction, le texte de l'autobiographie, des poèmes, des textes en prose, des traductions et dix-sept lettres de la correspondance d'Élisabeth Moutzan-Martinengou, en plus de notes et d'un lexique : Phédon K. Bouboulidis, *Ελισάβετ Μουτζά Μαρτινένγκου*, Athènes, 1965. Cette comédie développe également une critique sociale, intégrant une dénonciation de la condition féminine.

<sup>9</sup> Conformément à l'usage en grec, le nom des épouses et des filles est au génitif, ce qui explique en français la différence apparente de patronyme entre Moutzas et Moutzan ou Martinengos et Martinengou. (N.d.T.)

12. *Libro di diverse composizioni poetiche*
13. *I Pastori, commedia morale in un atto*
14. *Novelle morali*
15. *La Saggia madamigella, commedia*
16. *Il buon procuratore, commedia*

En dépit des vœux d'Élisabeth Moutzan-Martinengou, son autobiographie ne fut pas publiée de son vivant, pas plus que ses autres compositions. Cinquante ans après sa mort, son fils Élisavétios Martinengos en fut le premier éditeur qui n'en publia, en 1881, qu'une version tronquée et censurée, expurgée de passages révélant des questions familiales impropres selon lui à la publication, comme il l'explique dans le prologue et l'épilogue qu'il joint au texte de sa mère<sup>10</sup>. Cette version constitue désormais l'unique source dont nous disposons, le manuscrit original ayant brûlé dans l'incendie consécutif au séisme de Zante en 1953.

Dans ces conditions, le texte fragmentaire qui subsiste ne restitue qu'une partie de la vie d'Élisabeth Moutzan-Martinengou, retraçant sa formation intellectuelle comme ses vaines tentatives d'échapper au mariage pour se consacrer à l'étude et à l'écriture. Il ne couvre, chronologiquement, que la période comprise entre 1809, année où elle commence à apprendre à lire, à l'âge de huit ans, et le 26 juin 1831, date à laquelle elle achève la rédaction de son autobiographie, après la signature du contrat formel fixant sa dot, au terme de dix mois de transactions matrimoniales précédant son mariage arrangé avec Nicolaos Martinengos<sup>11</sup>.

En tout cas, nulle description scrupuleuse et détaillée de sa vie, qu'elle ne semble pas chercher à consigner de manière exhaustive. Seules quelques anecdotes parsèment le texte, évoquant des souvenirs marquants, comme des tremblements de terre<sup>12</sup> ou certains événements familiaux et quelques menus faits du quotidien. Concernant les affaires privées, on perçoit que le cœur de son entreprise ne réside pas dans l'écriture d'un récit factuel rétrospectif qui pourrait comprendre, par exemple, une restitution de la généalogie familiale, ou encore s'arrêter plus avant sur l'épisode dépressif qu'elle traversa en 1818<sup>13</sup>. Tout ce qui a trait à son développement psychologique, à l'évocation de sa vie intérieure et à ses relations avec les membres de sa famille n'est convoqué qu'à l'aune de son projet le plus cher : s'instruire et écrire. Néanmoins, il n'est pas possible de tirer du caractère parcellaire du récit quelque conclusion que ce soit, ce qui renvoie *in fine* à la question de l'authenticité du texte. Le mystère du contenu du manuscrit original, avant les coupes opérées par son fils, demeurera à jamais entier, en particulier pour toutes les questions d'ordre privé.

Sous la plume d'une jeune fille vivant hors du monde, on ne peut s'étonner *a contrario* de ne lire que quelques rares et furtifs échos des événements politiques et sociaux qui agitérent le monde grec et l'Heptanèse pendant la période à laquelle elle vécut. Le traité de

---

<sup>10</sup> Voir *infra*.

<sup>11</sup> Faute de preuve, les avis divergent quant à la date à laquelle Élisabeth Moutzan-Martinengou aurait entrepris l'écriture du texte (1827 ou 1830).

<sup>12</sup> Elle évoque les tremblements de terre du 17 décembre 1820 puis du 25 décembre 1820.

<sup>13</sup> Sophie Denissi, « Πόσο “αυτοβιογραφική” είναι η Αυτοβιογραφία της; », dans « Αφιέρωμα στην Ελισάβετ Μουτζάν-Μαρτινέγκου », op. cit., p. 73-82.

Campoformio met fin, en 1797, à quatre siècles de domination vénitienne : les îles Ioniennes, annexées, passent sous souveraineté française, et le régime aristocratique est renversé. Après une courte période durant laquelle l'archipel tombe aux mains des Russo-Turcs, les îles Ioniennes deviennent en 1815 un protectorat britannique et voient rétablir l'ancien régime et la noblesse de Zante. Cette période est enfin celle de la guerre d'indépendance des Grecs, en faveur de laquelle l'archipel est largement mobilisé, malgré la neutralité imposée par le pouvoir britannique qui réprime, avec la noblesse locale, tout élan de solidarité avec les insurgés.

L'isolement forcé d'Élisabeth n'a pu être brisé que sporadiquement et seuls quelques bruits du monde lui parvinrent, sans qu'elle soit toujours en mesure de les comprendre pleinement. C'est par son précepteur Théodossios Dimadis qu'elle apprit en mars 1821 l'éclatement de la guerre d'indépendance, nouvelle qui fit naître en elle le désir de « prendre les armes » et de participer au combat pour « voir en Grèce la liberté rétablie et, avec elle, siéger de nouveau les chastes Muses que la tyrannie des Turcs avait tenues écartées si longtemps ». Par ailleurs, si son père, Frangkiskos Moutzan, n'était pas un simple notable mais joua un rôle politique déterminant dans cette période mouvementée, Élisabeth ne semble pas avoir saisi la part qu'il prit au pouvoir politique, ni l'identifier comme un parangon de l'autorité arbitraire qu'elle exécrait tant. Soucieux de préserver les intérêts de sa classe, Frangkiskos Moutzan collabora en effet avec les Britanniques lors de l'instauration, en 1817, de la Constitution imposée par Sir Thomas Maitland, très impopulaire administrateur colonial et haut-commissaire des îles Ioniennes, avant de devenir éparque (préfet) de Zante entre 1818 et 1823. Lorsqu'en octobre 1821 survint l'épisode dramatique d'Ypsolithos, suivi d'une violente répression exercée par les autorités britanniques<sup>14</sup>, Élisabeth ne fait qu'une allusion à ce qu'elle désigne simplement comme des « troubles politiques », considérant que son père, en qui elle voyait par ailleurs un « homme politique avisé », n'était pas « complètement impliqué dans ces affaires ». En tout état de cause, ce ne sont pas les remous de cette époque tourmentée qui retinrent alors son attention, mais avant tout son drame personnel et le refus qu'opposait sa famille à son désir de vivre retirée dans un monastère pour se consacrer à l'étude.

Au-delà de ce qu'il dit, ce texte est également éloquent par le vide existentiel d'où il surgit et qu'il révèle. La naïveté qu'il dénote parfois, comme les tâtonnements et imperfections de l'écriture, n'ont d'égal que la spontanéité de cette voix bouleversante qui brave, avec une volonté farouche, l'interdiction de l'accès à l'instruction et aux lettres faite à son sexe à laquelle elle a pu en partie seulement déroger. Si elle apprit à lire avec sa grand-mère et sa mère et obtint de ses proches des leçons particulières à domicile dispensées par des prêtres éclairés (Géorgios Tsoukalas, Vassilios Romantzas et Théodossios Dimadis), Élisabeth Moutzan-Martinengou parvint essentiellement à s'instruire en autodidacte. Ayant

---

<sup>14</sup> Épisode survenu en marge de la guerre d'indépendance, opposant des Zantiotes, partisans des insurgés et venus en aide à la flotte grecque (qui attaquait un navire turc dans le golfe de Laganas, au sud de Zante), aux forces armées britanniques.



ainsi appris seule l'italien<sup>15</sup> et le français, elle trouva dans la bibliothèque familiale matière à s'instruire.

Avec l'aide de ses précepteurs ou seule, elle lut des ouvrages de nature variée, lectures religieuses, textes d'édification morale, ouvrages d'histoire et littérature, et s'essaya d'abord à la traduction de textes, comme les *Dialogues des morts* de Lucien, ou à l'imitation des fables d'Ésope. Ayant reçu une formation essentiellement littéraire, même si elle apprit aussi des rudiments d'arithmétique, son instruction repose largement sur la fréquentation d'auteurs grecs antiques, français et italiens, d'Homère à Boccace, qui éveilla en elle l'envie de composer des œuvres originales, en particulier dans le genre théâtral. Elle découvrit aussi par la lecture, espace d'évasion, l'esprit des Lumières et nourrit ainsi un rêve émancipateur. La pratique de l'écriture lui permit ensuite de s'affirmer, fût-ce uniquement par les mots, dans une construction tout à la fois imaginaire et performative, en tant qu'individu libre et en tant qu'auteur. Sa soif de connaissance fut en tout cas immense et elle caressa le rêve de se former aussi aux sciences et aux arts.

Une chose est sûre : toute l'attention du texte se concentre sur la formation et la carrière littéraire de la jeune femme, mue uniquement par son désir de s'instruire et d'écrire et ballotée à ce titre entre jubilation et désespoir. Historiques ou biographiques, ainsi que le récit de l'épisode de sa fugue manquée, toutes les données mentionnées semblent évoquées en marge de son journal d'écriture qui révèle que les lettres constituent son unique raison de vivre. Tissant un constant dialogue rêvé avec les lecteurs futurs auxquels elle destine son récit, comme en témoignent les fréquentes apostrophes qui ponctuent le texte, la voix d'Élisabeth Moutzan-Martinengou, pourtant si lointaine, acquiert incontestablement une résonance moderne.

En complément de sa valeur littéraire, c'est sans doute à la lumière de l'histoire des femmes et du féminisme que ce texte trouve sa pleine valeur testimoniale. Il constitue en effet un document unique et important, qui fournit un regard subjectif sur l'histoire des femmes, page d'histoire de l'intime, exemple de ces « histoires de chambre » dont Michelle Perrot a su souligner l'intérêt. Surtout, il offre le témoignage très touchant d'une jeune femme qui, au confinement domestique aurait préféré la réclusion monacale, seule à même de lui permettre de vouer sa vie à l'étude et aux lettres tout en échappant au mariage. Son récit rend compte de la condition des femmes des classes supérieures dans les îles Ioniennes et tout particulièrement à Zante, recoupant les descriptions faites par des voyageurs étrangers et autres observateurs de l'époque. Il révèle en particulier la pratique de la réclusion des femmes, enfermées dès l'enfance, privées d'instruction véritable, et assignées à la seule vocation du mariage (indissociable de l'institution de la dot) et de la maternité.

Le destin d'Élisabeth Moutzan-Martinengou constitue pourtant une dérogation à l'ordre du genre et offre à ce titre un cas jamais documenté dans l'histoire des femmes dans le monde grec. Si elle fut assignée aux contraintes de son sexe, l'histoire de sa vie invite pourtant à contourner les écueils d'une lecture monolithique, puisqu'elle relève d'une

---

<sup>15</sup> Son père l'aidera ponctuellement dans cette entreprise.

situation paradoxale, prise entre contestation et obéissance, sujétion et infraction aux normes genrées. Sa famille respectait la « coutume tyrannique et barbare » de la réclusion des femmes et ne renonça pas à la marier, mais, dans le même temps, elle répondit à son désir d’instruction en l’autorisant à suivre des leçons particulières, à lire et à écrire. Faisant fi des pratiques de sa classe, son père fit même figure de soutien dans cette entreprise. Loin de réprimer son désir d’étudier, c’est bien lui qui, lui prodiguant des conseils et lui procurant des ouvrages, lui paya des précepteurs, l’aida à apprendre l’italien, lui octroya l’accès à sa bibliothèque, tant que sa passion pour les lettres n’entravait pas ses devoirs de fille obéissante – avis que partageaient d’ailleurs sa mère et sa grand-mère.

Aussi les relations qu’entretint Élisabeth Moutzan-Martinengou avec les membres de sa famille, en particulier avec son père, et les sentiments qu’elle nourrit à son égard, se placent-ils sous le signe de l’ambivalence et de la complexité. À rebours d’une opinion largement partagée par les commentateurs de l’œuvre, qui dépeignent Frangkiskos Moutzan comme un père despotique, hostile à toute idée progressiste, incarnation de la tyrannie (au même titre que les autres hommes de la famille), le portrait qu’en brosse Élisabeth est au contraire aussi nuancé que contrasté. Père aimant, parfois vulnérable<sup>16</sup>, il fut pris entre une affection réelle pour sa fille et sa responsabilité de père de famille, garant du système patriarcal. Lorsqu’Élisabeth lui fit part de son désir de rejoindre un monastère, il ne rejeta d’abord pas d’emblée sa proposition et fit même l’aveu qu’il « n’avait pas le cœur de [la] marier de force parce qu’il ne voulait pas (si [s]on mariage tournait mal) avoir [s]on malheur sur la conscience ». Sachant se montrer encourageant et même admiratif, il fut aussi, souvent, le premier lecteur des écrits de sa fille.

De son vivant, Élisabeth Moutzan-Martinengou n’aura rien publié et sa carrière littéraire, restée inaccomplie, prit fin au moment de son mariage, auquel elle finit par se résigner, le cœur « calme et impassible ». Elle nourrissait le projet d’écrire encore et notamment de compléter son récit de vie lors de sa vieillesse, mais sa mort prématurée qui suivit, en 1832, la mise au monde de son seul fils, en décida autrement. Si elle se désespérait à l’idée que ses « malheureux écrits » puissent être dévorés par les vers ou brûlés dans les flammes, elle se rassérénait à cette pensée :

« Moi je me meurs, mais combien ma mort me serait moins triste si je pouvais vous confier à une personne instruite capable d’estimer plutôt que mépriser les œuvres de l’esprit ! »

En dépit de la fortune maudite du texte, sa publication, proposée pour la première fois en français après des traductions en anglais, en néerlandais et en italien, contribue à lui rendre

---

<sup>16</sup> Élisabeth évoque à plusieurs reprises « une terrible mélancolie » qui affecta son père.

justice, en lui apportant un peu de « l'honneur et de la gloire » qu'elle espérait tant gagner, et devrait rencontrer l'intérêt du lectorat francophone<sup>17</sup>.

---

<sup>17</sup> Anglais: Elisavet Moutzan-Martinengou, *My story*, introduction et traduction Helen Dendrinou-Kolias, Athens, University of Georgia Press, 1989. Néerlandais: Elisávet Moutzán-Martinéngou, *Gekooide dromen: autobiografie van een Griekse ten tijde van de Verlichting*, traduction Bernadette Wildenburg et Jan Veenstra, Groningen, Styx Publications, 1992. Italien : Elisavet Mutzà(n)-Martinengu, *Autobiografia e teatro. L'opera superstite di una nobildonna zantiota*, introduction et traduction Cristiano Luciani, Nuova Cultura, Studi neogreci, Rome, 2013 (édition comprenant une introduction, le texte de l'autobiographie, la comédie *L'Avare* [Φιλάργγυρος], une bibliographie).

## Autobiographie d'Élisabeth Moutzan-Martinengou

Jusqu'à alors, c'est-à-dire jusqu'à mes huit ans, je ne savais encore pas lire. Ma mère désirait me trouver un précepteur pour lui confier mon instruction, et, à ce qu'elle me dit maintenant, la pensée que je pourrais demeurer complètement illettrée la plongeait dans une profonde affliction. Elle désirait, disais-je, me trouver un précepteur, mais la malheureuse n'avait aucun pouvoir et ne pouvait disposer des affaires familiales selon son gré. Ma grand-mère avait l'intendance des affaires du foyer, mon oncle surveillait et gérait les biens immobiliers, comme c'est encore le cas aujourd'hui, mon père s'occupait de politique, n'ayant cure des affaires de la maison, et, de ce fait, c'est à ma mère que revenaient le soin et l'éducation des enfants, mais sans qu'elle dispose des moyens nécessaires. Elle pouvait obtenir de quoi payer ce précepteur, mais comment en trouver un ? Notre maison observait (et observe encore aujourd'hui) cette coutume ancienne, barbare, contre-nature et inhumaine qui veut que les femmes soient tenues à l'écart de la société humaine. À cause de cette coutume abjecte, ma mère ne connaissait personne, or, pas plus que le reste de la famille, elle ne souhaitait recruter un inconnu. Elle pensa alors me montrer elle-même le peu de lettres qu'elle savait : elle m'acheta une brochure et tous les soirs se mit à me répéter, lentement, encore et encore, « Dieu Saint, Dieu Fort, Dieu Immortel, aie pitié de nous ». Elle me le répétait une fois, deux fois, trois fois, dix fois, mais en vain, elle en était pour sa peine. Je ne me souviens pas combien de soirées ont été consacrées à cette leçon inapprenable, je me rappelle seulement que, ne supportant plus mes reproches et mes pleurs surtout, elle abandonna. À cette époque, nous avons baptisé la petite qui venait de naître, dont le parrain fut un certain prêtre respectable et de fait vraiment vertueux, nommé Géorgios Tsoukalas. Du fait de cette parenté spirituelle, il venait souvent à la maison, jusqu'au jour où, sans que je n'en sache rien (mes parents et ma grand-mère le savaient bien sûr), après nous avoir bénis, je m'en souviens, il sortit un livre et commença à lire quelque chose au-dessus de ma tête courbée. Je joignis les mains et, pensant que cette prière était destinée à apaiser la gêne que j'avais près de l'œil, j'écoutai avec recueillement mais sans rien comprendre. Quand il eut terminé, voilà qu'il s'assoit, prend l'Octoèque<sup>18</sup>, l'ouvre, et m'appelant près de lui, commence à me répéter, lentement : « Nos prières du soir » etc. Il me lut le texte deux ou trois fois, et sans m'obliger à l'apprendre sur-le-champ, me confia le livre de manière à ce que je l'apprenne seule pour le lendemain. À l'aube du jour suivant, voyant bien que je n'arriverais pas à l'apprendre seule, je prends le livre, me rends dans la chambre de ma grand-mère et la prie de m'aider à le faire : connaissant par cœur une bonne partie de l'Octoèque, elle accepta avec joie, et tout en s'affairant dans sa chambre, elle me récita en boucle le texte que je finis ainsi par apprendre. À son retour, le Maître vit que je connaissais ma leçon et m'en donna une autre. À l'aube,

---

<sup>18</sup> Octoèque ou « livre des huit tons » : livre liturgique de l'Église orthodoxe comprenant les textes des offices quotidiens selon un cycle de huit semaines correspondant aux huit modes musicaux. (N.d.T.)  
Les notes d'Élisabeth Moutzan-Martinengou sont suivies de la mention « Note d'E.M.M. », les nôtres de la mention « N.d.T. ».

comme la veille, je me rendis dans la chambre de ma grand-mère, et je continuai de la même manière, jusqu'à ce que j'en eus fini avec l'Octoèque...

.....

En septembre, nous sommes retournés à la campagne. Comme il n'avait rien à y faire, mon père se mit dans l'idée de m'apprendre l'italien, et cette nouvelle me réjouit vivement. Mon maître, dont j'ai parlé plus haut, m'avait insufflé une grande passion pour les lettres. À la fin de chaque leçon, il entreprenait de me parler de la Piété et de toutes les autres vertus que doit montrer l'être humain, à plus forte raison le chrétien, puis poursuivait en faisant l'éloge de l'instruction, et de ceux qui la possèdent et y aspirent. Voyant qu'il ne pouvait plus m'en apprendre davantage, ce respectable prêtre avait recommandé plusieurs fois à mon père de me trouver un professeur qualifié pour parfaire mon instruction, mais il restait sourd à ce conseil, enfermé qu'il était dans cette ancienne opinion barbare qui veut que les femmes ne doivent pas être trop instruites. Grâce à mon honorable et vénérable maître, je savais lire et écrire le grec et, j'avais même appris à lire un peu l'italien, langue que j'avais très envie d'apprendre, si bien que, comme je l'ai dit plus haut, je fus comblée de joie quand j'entendis mon père me dire qu'il voulait me l'enseigner. Pour ce faire, il se fit apporter de la ville une grammaire d'italien et commença à m'enseigner la langue, que j'apprenais avec une grande facilité. Jusqu'alors, je passais des moments très agréables à Pigadakia<sup>19</sup>. Aucun trouble à l'horizon, et les heures passées là-bas étaient réellement des heures de bonheur. J'allais à l'église avec mes parents – je n'avais pas suivi la messe depuis mes huit ans –, j'allais me promener, je sortais et m'asseyais sur le seuil de la maison, je me mettais à la fenêtre. Pour d'autres, tout cela peut paraître insignifiant mais pour moi, qui étais toujours enfermée dans une maison, c'était une grande chose. Un vaste ciel, une couronne de collines, une étendue couverte de vignes, des arbres dispersés ici et là, de doux zéphyrs, l'écho lointain d'un violon parvenant d'un village alentour, un sentier jonché d'herbe tendre, une promenade avec de jeunes villageoises toutes simples, quelle félicité, quelle allégresse tout cela procurait légitimement à mon cœur ! Un jour, comme une jeune villageoise m'avait dit qu'elle connaissait notre maison en ville, je me pris à me la figurer par la pensée, et mon imagination me la fit apparaître si enténébrée que je me demandai comment j'avais pu y vivre enfermée si longtemps. Quoi qu'il en soit, après quinze jours, mes parents voulurent rentrer en ville. Cette nouvelle m'attrista, mais je trouvai réconfort dans l'espoir que, dans un an ou deux, j'allais devoir me marier et que je trouverais ainsi ma liberté. À notre retour en ville, mon père continua à m'apprendre la grammaire. J'allais avec joie dans son bureau pour ma leçon, j'entendais mon cœur battre à l'idée qu'il puisse me dire non et j'étais très triste quand cela se produisait. Cela dura trois ou quatre mois, période à l'issue de laquelle je cessai d'y aller, voyant que ces leçons lui pesaient car il était constamment plongé dans ses affaires politiques. S'il me manquait un maître, je n'étais pas privée en tout cas du désir, de l'envie d'apprendre. Je souhaitais encore plus qu'avant, je désirais apprendre l'italien, mais comment faire sans personne pour m'aider ? L'effort et la

---

<sup>19</sup> Village de Zante où la famille possédait un domaine. (N.d.T.)

persévérance vinrent alors pallier l'absence de maître. Un livre intitulé *Fior di Virtù* [sic]<sup>20</sup>, c'est-à-dire *La Fleur de Vertu*, était traduit dans notre langue, en grec, si bien que je pouvais y lire bon nombre de mots italiens dont j'allais chercher ensuite la traduction avant de les apprendre avec grande facilité. Un tel exercice m'obligea à délaisser mes travaux d'aiguille pour m'y consacrer entièrement. Mais cela déplut à ma mère et à ma grand-mère qui se mirent à me l'interdire. Loin de réprimer mon désir d'étudier, cette interdiction ne fit que l'attiser et je me mis à ressentir pour lui la même flamme que j'éprouvais pour Chryssoula (la très chère amie de ma mère morte peu de temps auparavant). Mais quoi ? Ne pouvais-je pas leur résister pour un dessein si profitable et si respectable ? N'étais-je pas en droit de leur dire puisque vous ne voulez pas me trouver un maître et que je me trouve sous votre autorité, je veux, moi, c'est décidé, deux heures par jour pour étudier seule ? Oui, bien sûr, je pouvais le dire, mais je n'en avais pas la force. L'amour ardent que j'éprouvais pour les lettres m'avait rendue si sensible qu'au moindre obstacle, même le plus insignifiant, je me sentais près de mourir. Ma puissante imagination me convainquait de mon ignorance, cette certitude m'effrayait, et je me voyais cernée de ces nuages denses et sombres qui obscurcissent le nom et la vie des êtres ignorants et incultes.

À cette époque, une fois mes quatorze ans révolus, ma mère donna vie à un garçon, ce qui me remplit de joie. Après sa naissance, je devais donc m'occuper de ma mère, et en outre des affaires de la maison qui lui incombaient avant qu'elle ne soit alitée. Un jour pourtant, comme je n'avais rien à faire, je pris un livre et en lus un passage. Le soir, arrive mon père qui, avisant l'endroit où nous avons l'habitude d'accrocher la cage de notre canari, me dit : « Pourquoi n'as-tu pas fait en sorte qu'on rentre la cage et qu'on la remette à sa place habituelle, au lieu de laisser ce pauvre oiseau dans le vent froid ? » Je lui répondis que j'avais oublié et au même instant, j'entendis qu'il disait à ma mère que l'étude m'obscurcissait l'esprit et me rendait distraite. Ces paroles n'étaient pas excessives, ni méprisantes, ce n'était pas grand-chose, mais moi qui aimais tant les livres, je ne pouvais entendre qu'ils puissent être source du moindre mal et je sentis mon cœur frappé de la peine la plus cruelle. Je compris alors qu'à leurs yeux, au moindre faux pas de ma part, la cause en revenait toujours aux livres, ce qui me rendit encore plus triste en repensant aux paroles de mon père, si bien que je passai un ou deux jours au lit, tout occupée à penser à mon étude.

Quoi qu'il en soit, à étudier ce livre intitulé *Fior di Virtù* [sic], je finis par comprendre l'italien, et quand je trouvai dans notre bibliothèque un ouvrage sur l'histoire de France, je le lus avec grande attention et en compris tout le contenu. Après cette lecture, je demandai à mon père s'il voulait bien me montrer comment traduire du grec vers l'italien, il me dit que oui, et je lui apportai *Le Magasin des enfants*<sup>21</sup>. Il me montra trois ou quatre fois comment

---

<sup>20</sup> Le titre original est en fait *Fiore di Virtù*. Recueil de textes d'édification morale sur les vices et les vertus, composé en italien au début du XIV<sup>e</sup> siècle (1546 ?) par un certain Frate Tommaso, probablement Tommaso Gozzadini, notaire à Bologne. Traduit en grec et publié à Venise, sous le titre *Άνθος χαρίτων αυξημένον με διδασκαλίας και παραδείγματα αρμοδία εις τας αρετάς και κακίας. Βιβλίον ωφελιμώτατον εις όποιον επιποθει να γυμνάζεται εις την Ιταλικήν και Γραικικήν Γλώσσαν*, le recueil servait semble-t-il de manuel de lecture. (N.d.T.)

<sup>21</sup> Il s'agit de la traduction grecque de l'ouvrage de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1711-1780), qui rédigea des traités d'éducation, dont, en 1756, un des classiques de la littérature jeunesse intitulé *Le Magasin des*

faire, et moi, ayant compris tout de suite, je me mis à traduire toute seule, sans son aide. L'année suivante, alors que j'avais quinze ans et demi, j'écrivis en italien une lettre à mon père qui s'était rendu à Corfou avec d'autres Zantiotes, en tant que juriste, afin de rédiger la nouvelle Constitution de l'État des îles Ioniennes<sup>22</sup>. Je l'envoyai donc à mon père, disais-je, qui dans sa réponse me dit l'admiration qu'il avait éprouvée en constatant que je parvenais à écrire en italien, alors que l'on ne m'avait pratiquement rien enseigné de cette langue. Cette lettre me remplit de joie et de bonheur et je la relus maintes fois sans jamais m'en lasser. À cette époque je trouvai un autre livre d'histoire écrit en italien et commençai à le lire avec délectation.

.....

À cette époque, c'est-à-dire juste avant mes dix-sept ans, le moine Théodossios Dimadis vint rendre visite à ma mère – il avait été convié pour venir de Constantinople dispenser des cours de philosophie à l'école publique. Il vint, disais-je, rendre visite à ma mère qui me demanda de venir le saluer ; je vins donc, le saluai, lui baisai la main et, à peine m'étais-je assise qu'il aperçut un livre, s'en saisit pour le voir de près : c'était le livre de Rollin<sup>23</sup>, traduit en grec. Il me demande si je suis en train de le lire, je lui réponds que non (puisque ma mère était en train de le faire), il me prie de lui donner une plume et une feuille de papier, je les lui apporte, il m'appelle près de lui et je me sens mal à l'aise (car c'était la première fois que je le voyais, moi qui n'avais pas l'habitude de voir des étrangers) mais, parvenant à surmonter ma timidité, je m'approche de lui, et il me montre d'abord comment les noms se déclinent, puis me promet de m'apporter un précis de grammaire composé par lui-même, bien que je n'aie pas grand besoin d'une grammaire puisque, sur ce point, je suis assez instruite. Lorsqu'il revint, je lui donnai donc à corriger un récit historique que j'avais traduit de l'italien vers le grec, ce qu'il fit en s'étonnant de n'y trouver que peu de barbarismes<sup>24</sup>. C'est pourquoi, afin de perfectionner mon orthographe, je voulus traduire de l'italien vers le grec et lui donner à corriger mes traductions. J'entrepris donc de traduire *Le nouvelle* de Francesco Soave<sup>25</sup>, recueil écrit dans une langue très élégante, si bien que j'y rencontrais des mots et des phrases dont je ne saisis pas bien le sens, ce qui me donnait beaucoup de mal et m'obligeait souvent à chercher dans un gros dictionnaire, mais cette peine et cet effort étaient pour moi le plus grand plaisir auquel mon cœur pouvait prétendre. Ainsi, quand le père Théodossios venait nous

---

*enfants, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction, dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinations d'un chacun... on y donne un abrégé de l'histoire sacrée, de la fable, de la géographie, etc., le tout rempli de réflexions utiles et de contes moraux.* Le titre complet en grec est *Αποθήκη των παιδων: ήτοι διάλογοι μεταξύ σοφού διδασκάλου, κ' διαφόρων ευγενών αυτού μαθητών*, traduit par Spyridon Vlandis et publié en plusieurs tomes à partir de 1793. (N.d.T.)

<sup>22</sup> En 1815, les îles Ioniennes deviennent protectorat britannique, et le père d'Élisabeth, Frankiskos Moutzan, fut en effet Éparque de Zante et législateur de la Constitution imposée par les Britanniques en 1817. (N.d.T.)

<sup>23</sup> Charles Rollin (1661-1741), pédagogue et historien du monde antique. (N.d.T.)

<sup>24</sup> Qu'y a-t-il d'admirable à ce qu'une fille d'à peine seize ans ait pu assez bien écrire dans sa langue maternelle ? Rien bien sûr, il n'y a là rien d'admirable, mais je crois qu'il ressentit de l'admiration parce qu'il pensait que les jeunes filles de Zante, recluses qu'elles étaient, devaient être analphabètes. (Note d'E.M.M.)

<sup>25</sup> Philosophe, auteur, traducteur et universitaire né en 1743 à Lugano et mort en 1806 à Pavie. Il est probablement ici fait référence à l'ouvrage intitulé *Novelle morali* (1782), traduits en français sous le titre de *Contes moraux* (1790), puis *Nouvelles morales, exemplaires et amusantes, à l'usage de la jeunesse* (1802). (N.d.T.)

rendre visite (deux à trois fois par mois), je lui montrais mes traductions et lui me corrigeait les barbarismes, ce qui me permit de parfaire mes connaissances en orthographe.

À cette époque, alors que je n'avais encore jamais lu de littérature ou de science, portée uniquement par un penchant naturel, je composai en italien quelques maximes et deux fables en grec. Je montrai ces compositions à mon maître qui se réjouit de me découvrir un esprit créatif et l'aptitude à poursuivre plus avant des études. Aujourd'hui je suis contrariée d'avoir égaré mes premières compositions et de ne pouvoir en recopier ici quelques extraits pour montrer ce que peut la nature sans l'aide de l'art, mais je me console à l'idée de reproduire plus bas quelques passages d'autres textes que j'ai écrits lorsque j'étais encore dans l'ignorance.

Une fois parachevée ma formation en orthographe, mon maître m'annonça qu'il était temps de m'enseigner le grec ancien. J'acceptai avec grande joie, et il commença à me traduire deux homélies de Jean Chrysostome qui se trouvent dans le deuxième tome du recueil de textes.

Lorsque mon père, désormais Éparque de Zante, rentra de Corfou, ma mère comprit le désir intense que je manifestais pour les lettres et demanda à mon maître de venir deux ou trois fois par semaine me donner des leçons, ce qu'il accepta en précisant toutefois qu'il refusait pour ses services toute rémunération, afin de ne pas se sentir contraint de venir, et parce qu'il souhaitait n'être lié par aucune obligation, mais préférerait conserver sa liberté et que, de même, je conserve la mienne. Il me dit, ma fille, lorsque je n'en aurai pas le loisir, je ne viendrai pas, et toi, de la même manière, quand tu n'auras pas le temps pour ta leçon, dis-le moi et je repartirai. À ces paroles, j'admirai en moi-même la sagesse de mon maître. Après m'avoir traduit les deux homélies de Chrysostome, il commença à me faire lire les *Dialogues des morts* de Lucien et à m'enseigner également l'arithmétique, deux domaines dans lesquels je progressais admirablement, et j'appris avec joie que mon maître était content de moi. Je peux dire qu'alors je me sentais très heureuse, puisque j'avais le meilleur maître du pays, et parce que les leçons qu'il me dispensait n'étaient pas des leçons de rien. Quelle n'était pas ma joie, mon allégresse, lorsqu'il venait pour ma leçon ! Mais hélas je sentais mon cœur cesser de battre lorsque je l'attendais et qu'il ne venait pas.

Ainsi, je progressais dans l'apprentissage du grec ancien, et après seulement cinq mois d'étude, j'entrepris de traduire seule l'un des *Dialogues des morts* de Lucien, que j'avais lus avec l'aide de mon maître. Je lui montrai le résultat et il ne trouva que quelques rares brouilles à corriger. C'est alors que j'eus l'idée de composer en grec ancien des fables d'Ésope, ce que je fis en écrivant notamment les deux textes que j'ai recopiés ici dans l'unique but de montrer ce que peut la nature sans le secours de l'art<sup>26</sup>.

---

<sup>26</sup> Deux fables d'Ésope portent des titres similaires (*Le rat et la grenouille*, *Le rat et les chats*), mais leur contenu diffère de celui des textes d'Élisabeth Moutzan-Martinengou. (N.d.T.)



## Fable

### Le rat et la grenouille

Un rat et une grenouille s'étaient un jour liés d'amitié et le rat prépara un somptueux festin auquel il invita la grenouille. Comme ils se régalaient, la grenouille à son tour invita le rat à dîner, mais celui-ci lui dit qu'il ne pourrait venir, car il ne savait point nager. « Ne t'inquiète pas pour si peu, répondit-elle, j'ai pour cela remède. J'attacherai ton pied par un lien dont je tiendrai l'autre bout et te tirerai ainsi vers ma demeure en toute sûreté. » Ainsi fut fait, le rat, qui ne savait pas nager, se noya, tandis que la grenouille riait de sa sottise. Mais un milan qui volait par là enleva le rat pour s'en régaler et par même moyen fit de la grenouille sa proie.

#### Moralité

Qui cherche à tromper autrui subit le même sort que ses victimes, voilà ce que montre la fable.

## Fable

### Les rats et le chat

Une maison était infestée de rats. Un chat, qui voulait s'en repaître sans effort, conclut avec eux un traité de paix. L'accord conclu, les voilà devenus bons amis du chat qui, pour sa part, en fit bombance.

#### Moralité

La fable montre que d'un vieil ennemi on ne doit pas se faire un ami.

Comme je l'ai déjà dit, mon père partageait cette ancienne opinion locale qui veut que les femmes ne doivent pas être trop instruites, si bien qu'à mon avis il ne voyait pas d'un bon œil le maître qui venait me donner des leçons, et un soir, alors que ma mère parlait de celui-ci, il lui dit « Et quoi encore ? Il vient lui enseigner les sciences ? », paroles chargées de rancœur que j'entendis depuis la pièce voisine et qui me dévastèrent. Je fus prise de terreur à l'idée qu'il puisse vouloir m'empêcher d'étudier, j'appelai alors ma mère pour lui faire part de ma grande inquiétude, elle me rassura et sortit de ma chambre ; je restai seule, le regard tourné vers une icône de la Mère de Dieu, et commençai à l'implorer de tout mon cœur pour qu'elle me permette de vaincre tout obstacle opposé à ma soif d'étude, et de me rendre utile à la société humaine. Le jour suivant, me voyant la mine défaite, ma mère eut peur pour ma santé et me consola en me disant qu'elle parlerait à mon père, ce qu'elle fit, et ce dernier lui dit qu'il ne songeait pas à empêcher mon maître de venir me dispenser ses leçons. Je fus soulagée. Après avoir terminé ces *Dialogues des morts*, qui se trouvent dans le premier tome du recueil, mon maître me demanda si je voulais lire Homère, ce que j'acceptai avec joie. Je

lui apportai donc Homère, il ouvrit le volume et commença doctement la lecture : « Μῆνιν ἄειδε, θεά, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος οὐλομένην<sup>27</sup> » etc. Même si je comprenais assez bien la prose grecque ancienne, au premier abord je trouvai Homère très difficile, mais ces vers me charmèrent et je n'arrêtai pas de me les réciter. Après cinq ou six leçons, il me sembla aussi facile qu'il m'avait semblé difficile au début.

À cette époque, l'idée du mariage commença à me rebuter. Bien que toujours enfermée à la maison, par la bouche des rares personnes que je pouvais voir, j'entendais parler des tourments et des misères que subissent les femmes mariées, notamment deux de mes parentes, une cousine germaine et une autre plus éloignée, jeunes femmes sages, belles, bien élevées, qui s'étaient mariées avec une dot considérable et subissaient désormais la pire vie qu'une femme ait jamais vécue. Comme si cela ne suffisait pas, ma mère me demanda un soir de passer un cordon à une culotte de mon petit frère ; ne sachant pas comment faire, je m'y pris mal et elle se fâcha (je ne dis pas qu'elle avait tort) et me dit en me grondant que je n'étais bonne à rien, que je n'étais pas faite pour vivre en société, que je n'étais bonne qu'à me faire nonne. Je ne lui répondis pas mais courus m'enfermer dans ma chambre, où je pleurai toutes les larmes de mon cœur. Ce n'étaient là que paroles en l'air de la part de ma mère, mais j'eus l'impression qu'une inspiration divine les lui avait fait prononcer. Se mirent aussitôt à défiler dans mon esprit tous les malheurs que connaissent les femmes mariées : je me les représentai, les analysai, et demeurai terrorisée. Dès lors, je me mis à comparer la vie monastique à la vie séculière et je trouvai toujours la première bien préférable à la seconde. Ma conclusion était la suivante : « Là où règne la paix règne aussi le bonheur : au couvent règne la paix, donc y règne aussi le bonheur ». D'un jour à l'autre, ma conviction se renforçait et je voulais en faire part à ma mère, mais cela ne me semblait pas judicieux car je craignais de changer d'avis et de donner ainsi l'impression d'être versatile, en changeant sans cesse d'avis, si bien que je décidai de laisser passer une année avant de lui en parler. En attendant, je me faisais une joie à me représenter en imagination le monastère de Saint Jean qui est le meilleur couvent de femmes de notre île. Lorsque j'étais petite et que je sortais encore de la maison, j'avais eu l'occasion d'y aller en compagnie d'autres femmes et de visiter ce couvent qui est situé sur la Citadelle. Ceint de murailles, il dispose d'une cour, de trois vergers, avec des arbres et des fleurs, il y souffle un air frais et des plus sains, et bien qu'entouré de murs, il n'est pas totalement privé de vue, parce que situé sur une hauteur ; y vivent seulement un petit nombre de moniales, quelques jeunes femmes dont la plupart sont issues de familles pauvres, et quant aux autres, elles viennent de familles aisées, sans être ni très riches, ni pauvres.

Je m'imaginai donc occuper deux cellules que, comme je l'avais entendu dire, l'on donnait à toute fille de bonne famille qui rejoignait le monastère, et que je pensais décorer à mon goût ; je rêvais à ce que serait ma vie là-bas : aller à la l'église, me consacrer à l'étude et à mes travaux d'aiguille, être en bons termes avec toutes, mais en gardant mes distances. Une autre pensée me procurait une grande satisfaction : que je pourrais traduire du grec ancien en

---

<sup>27</sup> « Chante, déesse, la colère d'Achille, fils de Pélée », début du Chant I de l'*Illiade* d'Homère. (N.d.T.)

langue moderne plusieurs de nos grands auteurs ecclésiastiques et les faire imprimer pour le plus grand profit d'autrui (naïveté puérile) et gagner honneur et gloire.

En attendant, je continuais à me consacrer avec joie à l'étude et j'éprouvais pour mon maître une immense reconnaissance. J'aurais voulu posséder les diamants de ma mère pour pouvoir lui offrir le plus précieux de tous, tout en sachant que même ainsi je ne pourrais lui montrer l'ampleur de ma gratitude, car je pensais – comme je le pense encore – que nulle récompense ne suffit à payer les bienfaits de l'enseignement.

Une année s'était écoulée depuis qu'il avait commencé à me donner deux ou trois leçons par semaine, lorsqu'un jour il vint et nous annonça que son salaire avait été amputé et qu'il lui fallait se rendre à l'évêché de Corfou pour régler cette affaire. Cette nouvelle m'attrista grandement, et je demandai à mon père qui était Éparque de bien vouloir aider mon maître à retrouver le salaire qu'il percevait auparavant.

Mon maître absent, je trouvai un livre traduit par un certain père Damascène Moraïtis, où figuraient sur une page le texte en grec et en regard sa traduction ; je me mis alors à faire ce que j'avais déjà fait avec l'ouvrage *La Fleur de Vertu (Fior di Virtù [sic])*, lisant d'abord le texte, puis la traduction, et en tirai ainsi grand profit pour l'apprentissage de la langue.

Deux mois plus tard, le père Théodossios rentra de Zante, sans être parvenu à régler ce pour quoi il était parti. De mon côté, j'espérais qu'il allait recommencer à venir pour mes leçons, mais je compris qu'il était mécontent, à mon avis, de n'avoir reçu aucune aide de mon père pour régler son problème. Croyant alors que j'allais me retrouver sans maître, je fus prise d'un immense chagrin, mais finalement, pressé par ma mère, mon père fit en sorte que le diacre Vassilios Romantzas devienne mon précepteur. Ce vénérable vieil homme avait étudié à Padoue pendant des années, avait passé neuf ans à Constantinople, auprès du Patriarche Œcuménique, prêchant la parole divine à l'Église et donnant des cours à quelques jeunes gens dans une école fondée par le Patriarche, à ses propres frais. Il était donc très instruit et d'une remarquable hauteur morale, mais le plaisir qu'il prenait à ressasser les anciennes et sempiternelles discussions et autres platitudes le privait pour beaucoup de la profonde considération que la patrie doit à une personne aussi vénérable. Avec un total désintéressement, il accepta très volontiers de me donner des leçons et venait chaque jour sans exception. Il commença par me faire traduire du grec en italien, mais quand il constata que je n'en avais plus besoin, il passa aux traductions du grec ancien vers l'italien, et j'apprenais ainsi le grec ancien tout en m'entraînant à écrire l'italien.

Vint le moment où j'avais décidé de révéler à ma mère mon dessein de me vouer à la vie monastique. Un soir, alors qu'elle se trouvait seule dans sa chambre, je la rejoignis, m'assis près d'elle et, rassemblant tout mon courage, je lui avouai mon projet, en y mettant les formes. Elle frémit à mes mots et entreprit de me démontrer que c'était une mauvaise idée, dans le but de m'y faire renoncer. Mais ses paroles, bien que prononcées avec une éloquence naturelle, loin de me convaincre, ne firent que me raffermir dans ma conviction, puisque

(comme le dit Le Tasse<sup>28</sup>) il est naturel à l'homme de désirer le plus ce qui lui est inaccessible.

Ma perchè in stinti è nelle umane menti  
Che ciò che più si vieta uom più desia<sup>29</sup>.

De plus, je me confortais dans mon idée parce que je voyais bien qu'il n'y avait là rien d'indigne ni d'impossible à réaliser ; je pris pour finir la décision de m'en ouvrir à mon père et à mon oncle, une année supplémentaire s'étant écoulée depuis que j'en avais parlé à ma mère, délai que je m'étais fixé de peur de changer d'avis, sans demander à cette dernière de le leur révéler elle-même, car que je voulais porter, moi seule, tout le poids de cette affaire, afin qu'au souvenir des peines et des tourments rencontrés en chemin, j'en éprouve encore plus de joie une fois parvenue à mes fins.

Je continuais donc de travailler avec la même soif, et je n'avais rien d'autre en tête que l'étude et le monastère. À cette époque, j'ai commencé à mener une vie vraiment très heureuse. Aucun tourment pour torturer mon âme, aucune maladie pour supplicier mon corps : j'étais en paix et en pleine santé, avec l'idée que j'allais vivre loin des bruits du monde, traduire en grec nombre d'œuvres édifiantes et les faire imprimer pour le bien commun et pour ma propre postérité. Je me disais en tout cas que j'allais avoir la vie la plus honorable, la plus vertueuse et la plus paisible qui soit, ce qui m'emplissait d'une immense joie – qui me semble bien naturelle –, mais ce bonheur ne devait pas durer, puisque la peur vint le troubler. La foudre frappa une maison, tuant une jeune fille : jusqu'alors, je n'en avais pas peur car je pensais qu'elle ne frappait que les méchants et les impies, et que les hommes vertueux et habités par la grâce de Dieu ne méritaient pas un tel fléau. Mais à voir une jeune fille pure foudroyée et à me comparer à elle, je pensai que si la foudre l'avait frappée, elle pouvait aussi bien me frapper moi, et je me mis à avoir peur et à trembler au son du tonnerre et au spectacle des éclairs. Hélas ! Ma puissante imagination nourrissait l'illusion qu'un mal pourtant très lointain se trouvait tout près de moi. À plusieurs reprises, au grondement du tonnerre, je me suis vue en imagination réduite en poussière par la foudre dans ma chambre embrasée. Cette grande peur ne me quitta pas pendant près de trois ans à l'issue desquels, un jour, comme le ciel se couvrait, je suppliai la Mère de Dieu de me donner la force de ne pas craindre les éclairs, et par ailleurs, je ne me laissai plus entraîner à imaginer le terrifiant spectacle d'un être consumé par la foudre ; ainsi, par la grâce divine, malgré les nombreux coups de tonnerre et les éclairs, la peur ne me fit plus trembler de tous mes membres. Depuis

---

<sup>28</sup> Le Tasse : Torquato Tasso, poète italien du XVI<sup>e</sup> siècle. Les deux vers sont tirés de *La Jérusalem délivrée* (*La Gerusalemme liberata*, Chant V, 76, 5-6), poème épique écrit en 1581. (N.d.T.)

<sup>29</sup> En italien dans le texte. La version originale en est la suivante :

« Ma perchè instinto è delle umane menti

Che ciò che più si vieta, uom più desia »

Traduction : « [...] et parce qu'il est dans la nature de l'esprit humain de désirer avec plus d'ardeur ce qui est le plus défendu [...] » (*Jérusalem délivrée*, poème du Tasse, Nouvelle traduction par C. J. Panckoucke, tome second, Paris, 1785, de p. 78, LXXVI). (N.d.T.)

lors, j'en fus délivrée au point de m'asseoir à la fenêtre, par temps d'orage, pour contempler les éclairs.

Les jours qui avaient suivi le foudroiement de cette jeune fille dont j'ai parlé, et qui avait provoqué ma si grande terreur des éclairs, un soir (probablement à cause d'un coup de froid), mon corps tout entier avait été pris de douleurs telles que je ne pouvais plus bouger ni la main, ni le pied ; avec l'aide de ma mère, j'avais gagné mon lit où, pauvre de moi, je restais à gémir sans trouver de répit. Après minuit, les douleurs m'avaient quittée et j'avais recouvré la santé. Le jour suivant, alors que je me sentais parfaitement bien, mes parents, inquiets, avaient fait venir un médecin, donné des médicaments, et j'avais dû abandonner mes travaux d'aiguille ; n'ayant rien d'autre à faire, je m'étais mise à réfléchir et avais eu l'idée de composer un dialogue, ce que je fis. Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'à mes dix-neuf ans, je n'avais jamais lu aucun ouvrage relatif à l'art, ni à la science, et mes connaissances se limitaient à un peu de grec ancien et d'italien et à quelques idées glanées chez divers auteurs illustres, si bien que je ne crois pas mal faire en recopiant ici ce dialogue, tel quel, sans y apporter aucune correction, pas même à l'orthographe, pour montrer une fois encore ce que peut la nature, quand la malheureuse n'a pas le secours de l'art.

EMILIA ED ETELVIGE  
OVVERO  
DELL' INVIDIA<sup>30</sup>

EMILIA - Buon giorno, mia cara amica.

ETELVIGE - Buon giorno, mia amata.

EMILIA - Non ho pace finché non venga a vedervi, e vi assicuro che mi tengo per felice quando mi trovo in vostra compagnia

ETELVIGE - Vi ringrazio del vostro amore, ma io pur, non credo che la compagnia di una donna piena di malinconia possa dare tanto piacere.

EMILIA Voi dite il vero, siete malinconica, è già molto tempo che vi ho conosciuta, ma non ho voluto ricercar la cagione, aspettando sempre che me la diciate voi. Io mi meraviglio della vostra malinconia, né posso capire donde proviene; perché voi, come penso, non avete cagione di stare di cattivo umore. Voi siete ricca, bella, graziosa, savia, ed in breve, voi siete arricchita dalla natura, e dalla fortuna. Chi dunque si è arricchito di queste due, non ha cagione secondo il parer mio d'essere malinconico.

ETELVIGE - Egli non è vero, perché a me questi doni nulla non servono. La Natura e la Fortuna mi hanno arricchita non per rendermi felice, ma per tutto il contrario.

EMILIA Cosa dite! Per tutto il contrario? Ah in questo sarà qualche secreto.

ETELVIGE - Non vi è nessuno; anzi è assai palese a quelli che di Natura e di Fortuna sono a me somiglianti.

---

<sup>30</sup> Les textes originaux en italien sont suivis de notre traduction en français. (N.d.T.)

EMILIA - Sarà, ma non a me, perché non sono stata arricchita dalle sopraddetti, io sono impaziente di saperlo, perciò vi prego che me lo dimostriate.

ETELVIGE - Ora ve lo farò vedere, e so bene che voi accorderete al mio parere. Se la Natura e la Fortuna coi loro doni mi vorrebbero rendere felice, o a me in questo paese dovevano dare la maggior o la più bella parte dei loro doni, o pure agli altri meno di quello, che diedero a me, e così io non avrei a dolermi, perché sempre mi sarei superiore. Ecco dunque donde mi arriva questa malinconia. Se io ho d'andare in qualche festa, mi adorno, con i più vari e più moderni adornamenti, mi guardo allo specchio, e resto contenta, e credo che non avrò a trovare, né la mia simile, né la mia superiore, ma poi quando mi entro ove le dame sono radunate, vedo qualche altra, o più adorna o più bella di me, e allora vedendomi inferiore me ne sento morire dal dolore. Non prendo nessun piacere, maledico l'ora della mia venuta ed aspetto con impazienza il fine della festa. Se mai in conversazione sento lodare qualche persona, mi dispiace, e prendo in odio chi loda, e la persona lodata. Ho pensato di restare in casa, perché non avessi cagione a dolermi, ma la solitudine richiamandomi in memoria le persone che sentii lodare, e quelle ch'io stimai migliori di me, mi rese affatto dolente e malinconica. Pensai finalmente di abbandonare per qualche tempo la città, e di andare in qualche villa, me ne andai adunque in un mio casino, che nuovamente ho comperato, ma né anche questo mi giovò nulla; perché invece di compiacermi, e ringraziare Iddio del nuovo e magnifico mio acquisto, in vedendo che il casino di un signore era un poco migliore del mio e la possessione più ampia mi fui colpita di dolore, e mi arsi di rabbia; perché ogni cosa che veggo agli altri, voleva, che fosse mia, o almeno che essi non l'avessero. Cos'io non godo mai del mio, perché volevo in aggiunta quello degli altri, e non potendo averlo mi tengo per la più disgraziata donna: massimamente quando conosco qualcheduno superiore di me o ne' pregi della Natura, o ne' doni della Fortuna. Compresa finalmente dal più acerbo rammarico me ne ritornai in città, mi serrai in una camera, e mi posi di cercare, onde trovare il modo, con cui potessi soddisfare le mie brame in vendicandomi contro quelli che mi cagionavano tanto dispiacere, e dolore: ma vedendone ch'erasi impossibile di perseguitare tanti miei nemici me ne sono data intieramente al mio dolore, mi sono resa affatto infelice; perché non ho più pace; perché niuna cosa al mondo mi potrà render tranquilla. Sono tanto oppressa da questo male, che non gusto niuna vivanda, non prendo sonno, sento un verme, che mi rode il cuore, ed in breve il mio viso altamente dimostra quali sieno gli affetti, che sento. Maledico la Natura, che mi fece nascere arricchita coi suoi doni in un paese ove si trovano pari a me e migliori: accuso parimenti la Fortuna che mi diede ricchezze per mio tormento, perché diede a certi uguali alle mie, ed ancor più delle mie, smanio, fremo, mi sento trafiggere, bramo la morte, e questa pur non viene. Non ho ragione dunque di dire, che la Natura e la Fortuna mi arricchirono non per altro che per rendermi disgraziata? Ecco il buon frutto che io raccolgo dai loro doni, dico il desiderio della morte, cosa, che non si possa desiderare d'altri, se non da quelli, che si trovano imprigionati, o castigati da qualche

tiranno o pure che contro il giusto patiscono pene. Ditemi dunque, amica cara, non ho ragione di abbonire i doni delle suddette? Non ho ragione di accusare l'una, perché mi fece nascere fornita di doni naturali, e l'altra da casuali? Ditemi il vero, non vi sembro la più disgraziata donna che mai vi fosse stata sopra la terra?

EMILIA - Sì, ve lo confesso, voi siete la più sventurata donna del mondo, ma non già che siete fatta tale per causa delle suddette.

ETELVIGE - Che dite? non per loro causa?

EMILIA - Non per certo.

ETELVIGE - Donde dunque, amica, questa mia infelicità?

EMILIA - Questa proviene da un male interiore.

ETELVIGE - Cosa intendete voi per male interiore?

EMILIA - Ve lo dirò, se prima mi promettete, che mi porgerete attento l'orecchio, e che se vi persuaderete farete ogni sforzo onde poter liberarvi da un mal sì crudele. In appresso vi avverto che non dovete agitarvi delle mie parole: esse in vero saranno un poco dispiacevoli (perché ad ogni uomo dispiace quando sente che si trova in errore) all'udire internamente vi cagioneranno del bene, se le metterete in opera. All'infermo dispiace l'udire che il suo male è grave e che per sanarsi deve prendere dei medicamenti: è savio dunque e felice quell'ammalato, che ubbidisce al medico e prende di buona voglia la medicina, e per il contrario pazzo e sventurato colui, che non si adatta alla volontà del medico.

ETELVIGE - Io vi prometto, amica cara, che vi ascolterò con attenzione, e che mi sforzerò di emendarmi persuasa che fossi: e vi assicuro che i vostri detti non mi serviranno d'agitazione, perché conosco che si dicono da una mia amica, che mi ama con puro e sincero amore, e che procura e vuole il mio bene.

EMILIA - Le vostre parole alto palesano che i miei consigli avranno buono e felice esito: eccomi dunque pronta, a dirvi che il suddetto male interiore si chiama invidia. Da questa proviene la vostra disgrazia e non dalla Fortuna, e dalla Natura; questa è la cagione della vostra miseria, e non i loro doni; quelle vi sono amiche, perché vi fecero tanto bene, questa vi è nemica perché ve lo toglie, non lasciandovi godere i loro doni, o facendovi pensare che tanti manchino a voi quanti ne ha più di voi l'altro. Discacciate dal vostro cuore quest'acerbo peccato, il quale fino da' principi del mondo ci diede miserabili esempi de' suoi effetti. Voi ben vedete di quanto male l'invidia ne fu e si fa cagione. Essa fece gli Angioli divenir diavoli, la medesima fece l'uomo mortale, da immortale ch'era, insegnò al fratello ad uccidere il fratello. Ella persuade l'inferiore di ammazzare il superiore; trama insidie al virtuoso, accusa l'innocente, mette in rovina un intiero Reame colla morte di qualche ottimo. Di tanti, e più di questi mali, si fa l'invidia, o l'invidioso cagione, e con tutto ciò le sue brame non vengono mai al tutto soddisfatte; perch' egli vorrebbe, che vedesse oppresse tutte le cose da lui invidiate, la qual cosa non potendogli riuscire, non prende niun diletto de' mali che cagiona contro quei che invidia; per questa cagione diventa smanioso, dolente e oppresso da mille affanni. In

questo l'invidia si è il più cattivo, e miserabile peccato di tutti i sette, perché gli altri mortali peccati danno un certo piacere a chi gli commette, ma essa non solamente non dà niuno, ma eziandio consuma l'uomo, di cui si fece padrone e gli reca insopportabile tristezza. Sbandite questo acerbo nemico interiore, otturate le vostre orecchie alle sue parole, non voler ubbidire a' suoi consigli, ed in breve mettete un riparo al vostro cuore, onde non possa più entrarvi. Se mai vi dirà la Fortuna e la Natura vi hanno tradita, fecero quel tale migliore non l'ascoltate: ma guardate quanti altri fecero di voi peggiori; se vi farà bramare che fossero vostri i beni degli altri, o ch'essi pure non gli avessero, non vogliate ubbidire a' suoi pessimi consigli, ma ringraziate il Cielo, e contentatevi del vostro. Così egli non potrà mai più entrarvi nel vostro cuore, perché troverà questi buoni pensieri qual forte riparo, che gli tiene l'uscio. Voi forse mi direte che tali considerazioni esigono fatica e pena, al che io vi rispondo, che colui, che vuole liberarsi da qualche vizio e farsi virtuoso, gli fa di mestieri soffrire fatica e pena. Ogni virtù si acquista mediante le predette, perché la via della virtù è difficile e per lo contrario facile quella del vizio. Supponiamo adunque, che se voi aveste d'andare alla fortezza e che cadeste in ogni passo, senza dubbio passerebbe gran tempo per fare un tal viaggio ma alla fine arrivereste, bastava solo che aveste avuto la cura d'alzarvi: ma se per lo contrario avreste detto: io cado ogni momento, e provo gran fatica di alzarmi, perciò voglio, ch'io resti per terra, assolutamente non giungereste mai alla fortezza: L'istesso avviene del viaggio, che noi facciamo per l'acquisto della virtù: noi una volta perveniamo, basta solo che non restiamo per terra a cagione della nostra oziosità. Se voi dunque avrete pazienza e metterete in opera i miei consigli scacciata che avrete da voi l'invidia sarete nell'istesso tempo liberata dal dolore, e dalla malinconia, non sentirete più mordervi da quel maligno serpente; vi tornerà il vostro appetito, sentirete le vostre forze corroborarsi di giorno in giorno e compariranno le rose nelle vostre guancie, e non avrete più cagione di maledire ingiustamente la Natura e la Fortuna ma pur contenta, di quel che vi donarono, passerete una vita tranquilla e beata. Se farete altrimenti, sarete per sempre oppressa dai medesimi mali non avrete neppur un istante di tranquillità e contentezza, ma pur così agitata e scontenta passerete miseramente i vostri giorni.

L'uomo è simile alla bestia, la ragione è quella, che lo distingue, questa gli fu data non per altro, che per averla qual freno alle sue passioni, colui dunque che avendola non sene serve, ma pur la lascia, e vi si dà in tutto alla balia delle sue passioni non è degno d'aver più il nome d'uomo, ma bensì quello di bestia e gli si merita ogni nome d'ingiuria. Ma se mai quest'uomo fosse ignorante e di mala educazione, non è degno di tanto disonore, perché forse per cagion della sua ignoranza e cattiva educazione non ebbe saputo di valersene della ragione e di opporsi alle passioni, ma pur si lasciò impadronirsi da esse, e non avendo chi l'ammonisse, persiste nel suo male: ma colui però si è imperdonabile, e degno di ogni disonore ed abbominazione che essendo erudito, e nobilmente allevato ed in appresso sapendo quanto miserabili sono quelli, che vengono dominati da qualche passione, non vuole ubbidire alla ragione, ma vi si lascia



strascinare dalle sue passioni, e mediante l'ammonizione di qualche suo fedele amico non è capace di conoscere il suo errore, e liberarsi da esse. Ben felice e savio è costui che tiene il freno (cioè la ragione) alle sue passioni, o che dopo esserne trascinato, il riparo per mezzo di qualche buono consiglio. Ho detto felice, perché si libera da tanti crudeli e spietati nemici, che tiranneggiano l'uomo talora a vicenda, e talora tutti uniti assieme gli danno l'assalto; savio, perché conosce quanto la ragione gli è utile, e quanto le passioni nocive, va fronte ad esse, le discaccia dal suo animo, toglie a loro lo scettro, lo dà alla ragione, con esso la rende Reina di sé stesso, perché a lui comandasse e la fa sua custode, perché il guardasse da' suoi nemici, sua scorta, perché il guidasse per il retto sentiero.

Le passioni, dico un'altra volta, ve ne sono assai più crudeli e moleste che i nemici e i tiranni, perché se voi venite perseguitata da qualche nemico potete star in pace, quando che vi trovate lontana da esso; se tiranneggiata da qualche tiranno, potete liberarvene con allontanarvi dal paese, o pure nel corso degli anni accadrà qualche cosa per cui lascerà forse da tiranneggiarvi: ma se voi siete oppressa da qualche passione, non potete mai starvi in pace né liberarvi, perché ovunque andrete la porterete addosso, né potete allontanare da essa perché ove andrete ella vi seguirà. Se vi chiudete in casa, essa vi pungerà; se andrete in villa, il medesimo; se partirete dalla patria, sarà con voi; se andrete in Asia, non lascerà da combattervi, se in Africa, non cesserà di saettarvi, se in America, lo stesso.

Ditemi adesso, se i miei detti vi parono propri d'amica, se siete persuasa, e se persuasa, pronta a mettere in opera i miei consigli.

ÉTELVIGE - I vostri detti, mia cara, non solamente sono propri d'amica, ma anche propri di madre; io sono pienamente persuasa a' vostri consigli e pronta e impaziente ad effettuarli.

## *ÉMILIE ET ÉTELVIGE*

OU

### *DE LA JALOUSIE*

ÉMILIE : Bonjour mon amie.

ÉTELVIGE : Bonjour ma chère.

ÉMILIE : Je ne peux trouver la tranquillité si je ne viens vous voir et soyez certaine que je suis heureuse lorsque je suis à vos côtés.

ÉTELVIGE : Je vous remercie de vos bonnes grâces à mon égard, mais je ne pense pas que la compagnie d'une femme aussi pleine de mélancolie puisse procurer un tel plaisir.

ÉMILIE : Vous dites vrai, vous êtes mélancolique. Mais bien que je vous connaisse depuis fort longtemps, je n'ai jamais voulu vous en demander la raison, espérant toujours que vous me l'avoueriez vous-même. Votre mélancolie m'étonne, et je n'en comprends pas la cause, car, selon moi, il n'en existe aucune qui justifie votre triste

humeur. Vous êtes riche, belle, gracieuse, éduquée, en deux mots, vous êtes aussi bien dotée par la Nature que par le Destin. Et quiconque jouit de ce double privilège n'a nulle raison, à mon avis, d'être mélancolique.

ÉTELVIGE : Cela n'est pas vrai, car tous ces bienfaits ne me sont, à moi, d'aucune utilité. La Nature et le Destin m'ont gâtée mais ils ne m'ont pas apporté le bonheur, bien au contraire.

ÉMILIE : Que dites-vous là ? Tout le contraire ? Ah, ces paroles laissent entrevoir un secret caché.

ÉTELVIGE : Non, de secret il n'y a point : c'est l'évidence pour tous ceux dont la Nature et le Destin ressemblent aux miens.

ÉMILIE : Ce n'est probablement pas mon cas, car je ne jouis pas de semblables privilèges. Je brûle d'impatience d'en savoir davantage et vous prie de bien vouloir m'expliquer.

ÉTELVIGE : Je vais le faire sur-le-champ et je suis certaine que vous tomberez d'accord avec moi. Si la Nature et le Destin avaient voulu me rendre heureuse avec leurs présents, il aurait fallu qu'ils m'en procurent la plus grande ou la meilleure part, ou du moins qu'ils en donnent moins aux autres que ce qu'ils m'ont donné, et ainsi je n'aurais aucune peine, parce que je serais toujours la meilleure. C'est là l'origine de cette mélancolie. Lorsque je dois me rendre à une fête ou à un bal, je me pare des plus beaux bijoux dernier cri. Me regardant dans le miroir, je suis satisfaite, croyant que je ne croiserai pas une femme semblable ou plus belle. Mais dès que je me retrouve avec toutes les dames, j'en vois une autre qui est soit mieux habillée que moi, soit plus belle. Constatant alors mon infériorité, je meurs de tristesse. Je ne ressens plus aucun plaisir, je me maudis d'être venue et la soirée me semble interminable. S'il arrive qu'au détour d'une conversation j'entende louer une personne, je suis contrariée et ressens de la haine autant pour l'auteur que pour l'objet des louanges. J'ai pensé ne plus jamais sortir de chez moi, et ainsi ne plus m'exposer à des propos qui m'affligent, mais la solitude rappelle à ma mémoire les personnes que j'ai entendu faire des éloges, et celles que l'on a jugées meilleures que moi, et mon chagrin et ma mélancolie grandissent encore. J'ai fini par décider de quitter la ville quelque temps pour séjourner dans un village. Je me suis donc rendue dans une de mes propriétés achetée récemment, mais là non plus je n'ai pas retrouvé la joie de vivre. Plutôt que de profiter de cette merveilleuse dernière acquisition et d'en remercier le Seigneur, constatant que la propriété d'un certain monsieur était un peu plus belle que la mienne, et les terres alentour un peu plus étendues, je fus saisie d'une immense tristesse et submergée de rage. Pourquoi vouloir toujours posséder ce qui appartient aux autres ou du moins désirer qu'ils ne le possèdent pas ? De la sorte, je ne jouis jamais de ce que je possède, puisque je convoite le bien d'autrui, et comme je ne peux pas l'avoir, je pense être la femme la plus malheureuse qui soit, et encore davantage quand j'apprends qu'untel est mieux doté que moi par la Nature ou le Destin. Pour finir, je fus prise d'une affliction si amère que je décidai de

regagner la ville où, une fois de retour, je m'enfermai dans une chambre et me mis à réfléchir au moyen de combler mes désirs et de me venger de quiconque me cause contrariété et chagrin. Voyant qu'il m'était impossible d'affronter tant d'ennemis, je m'abandonnai tout entière à ma peine et devins parfaitement malheureuse. Depuis je ne connais plus la paix. Et rien au monde ne pourra plus désormais m'apaiser. Ce mal me pèse tellement que je n'apprécie plus aucun mets, je ne dors plus, et je sens comme un ver rongeur qui me dévore le cœur. En quelques mots, mon visage reflète bien ce que je ressens. Je maudis la Nature qui m'a fait naître parée de ses dons en un lieu où d'autres me sont égaux ou supérieurs. J'insulte aussi le Destin, qui m'a dotée de richesses pour mon plus grand malheur, puisqu'il en a doté d'autres de pareilles ou même supérieures. Je deviens folle, j'enrage, des piques percent mon cœur, j'implore la Mort, mais en vain. N'ai-je donc pas raison de dire que la Nature et le Destin ne m'ont comblée que pour me rendre malheureuse ? Voilà donc le fruit que je récolte de leurs dons : souhaiter ma mort, comme seuls la souhaitent les prisonniers ou les victimes d'un tyran, ou encore ceux qui souffrent injustement. Dites-moi donc, ma chère amie, n'ai-je pas raison de haïr les dons de l'un et de l'autre ? N'ai-je pas raison d'accuser l'une qui m'a fait naître avec des dons naturels et l'autre avec des biens matériels ? Dites-moi la vérité. Est-ce que je ne vous semble pas être la femme la plus malheureuse qui ait jamais vu le jour sur toute la terre ?

ÉMILIE : Oui, je le reconnais, vous êtes la femme la plus malheureuse au monde, mais la cause n'en est pas celle que vous avez donnée.

ÉTELVIGE : Que dites-vous ? Ce n'en est pas la cause ?

ÉMILIE : Bien sûr que non.

ÉTELVIGE : Quelle est donc la cause de mon malheur ?

ÉMILIE : Elle émane d'un mal intérieur.

ÉTELVIGE : Qu'entendez-vous par mal intérieur ?

ÉMILIE : Je vais vous le dire, si vous me promettez d'abord d'ouvrir grand les oreilles et si, une fois persuadée, vous promettez de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour échapper à un mal si cruel. Sachez d'ores et déjà que mes paroles ne doivent pas vous contrarier : je vais vous dire des choses quelque peu désagréables (car quiconque apprend qu'il a tort s'en trouve contrarié), mais qui vous feront le plus grand bien, si vous consentez à les appliquer. Le malade n'aime pas s'entendre dire que sa maladie est grave et que pour guérir il lui faut des remèdes. Heureux et sage le malade qui obéit au médecin et prend de bon cœur son traitement. Au contraire, malheureux et fou celui qui ne se rend pas à la volonté du médecin.

ÉTELVIGE : Je vous fais la promesse, ma chère amie, de vous écouter avec attention et d'essayer, si je suis convaincue, de corriger ma conduite. Et je vous assure que vos paroles ne me troubleront point, parce qu'elles sont celles d'une amie qui, je le sais, m'aime d'un amour pur et sincère et ne veut que mon bien.

ÉMILIE : Vos paroles montrent bien que mes conseils auront un bon et heureux résultat. Je vous dis sans détour que le mal intérieur qui vous ronge s'appelle la jalousie. C'est d'elle que vient votre malheur, et non du Destin ou de la Nature. C'est elle la cause de votre tristesse et non les présents de ces deux derniers. Eux sont vos amis, puisqu'ils vous ont si bien pourvue, alors que la jalousie est votre ennemie. Elle vous retire tout bénéfique et vous dérobe le plaisir procuré par leurs présents, vous faisant croire que vous êtes privée de tout ce que les autres possèdent. Chassez donc de votre cœur ce lourd péché qui depuis l'aube des temps a produit des exemples misérables. Vous voyez bien combien de malheurs trouvent leur origine dans la jalousie. Des anges elle fait des démons, d'immortel qu'il était, elle a rendu l'homme mortel, elle a poussé le frère à devenir fratricide. C'est elle qui convainc l'inférieur de tuer son supérieur. Elle attrape le vertueux dans ses filets, elle accuse l'innocent, elle peut détruire un État tout entier par l'assassinat d'un haut dirigeant. La jalousie ou le jaloux sont sources de ces calamités et de bien d'autres encore, mais malgré tout, jamais ses désirs ne sont assouvis. Parce que le jaloux voudrait voir détruit tout ce qu'il jalouse, et comme il ne peut y parvenir, il ne se réjouit même pas des malheurs qu'il cause aux objets de sa jalousie. Il devient enragé et souffre mille tourments. Voilà pourquoi la jalousie est le pire et le plus misérable des péchés, car les autres péchés mortels peuvent procurer quelque satisfaction à leurs auteurs, tandis que la jalousie, non seulement n'en procure aucune, mais elle corrompt l'homme, le domine, et l'afflige d'une peine insupportable. Bannissez ce terrible ennemi intérieur, restez sourde à ses paroles, ne suivez pas ses conseils, en deux mots, fortifiez votre cœur pour que jamais plus il ne puisse l'assaillir. S'il venait à vous dire que le Destin et la Nature vous ont trahie, parce qu'ils ont doté untel mieux que vous, ne l'écoutez pas : regardez plutôt combien d'autres vous sont inférieurs. S'il vous pousse à désirer les biens des autres, ou à désirer du moins qu'eux-mêmes en soient privés, n'acceptez pas d'écouter ses conseils, mais remerciez le Ciel et réjouissez-vous de ce que vous avez. Ainsi, jamais plus il ne pourra pénétrer votre cœur, empêché d'y entrer par ces bonnes pensées comme par des remparts. Vous pourriez me dire que tout cela demande de la peine et de l'effort. Je vous répondrais moi que quiconque veut échapper à un vice et devenir vertueux doit souffrir peines et efforts. La Vertu ne s'acquiert qu'à ce prix. Car le chemin de la Vertu est difficile, quand celui du vice se laisse pratiquer facilement. Supposons que vous vouliez aller à la citadelle, mais que vous tombiez à chaque pas. Sans doute faudrait-il beaucoup de temps pour accomplir ce trajet. Mais vous y parviendriez pour finir, en veillant à vous redresser à chaque fois. Au contraire, si vous disiez « Je tombe à chaque pas et peine à me relever. Je préfère donc rester à terre », jamais, à coup sûr, vous ne parviendriez au fort. La même chose se produit lors du voyage que nous entreprenons pour acquérir la vertu. Nous y parviendrons un jour, si toutefois nous ne restons pas à terre en cédant à l'inertie. Si vous faites preuve de patience et suivez mes conseils, en chassant de vous la jalousie, vous échapperez du même coup à la tristesse et à la mélancolie, et jamais plus

ne sentirez la morsure de ce cruel serpent. L'appétit vous reviendra, vous sentirez vos forces vous regagner de jour en jour, et vos joues recouvrer leur rose d'antan. Vous n'aurez plus alors aucune raison de maudire injustement la Nature et le Destin. Mais vous serez heureuse de ce qu'ils vous ont donné et jouirez d'une vie faite de calme et de félicité. Si vous procédez autrement, vous subirez toujours les mêmes tourments. Jamais vous ne trouverez un moment de répit ni de satisfaction. Ainsi troublée et affligée, vous mènerez une existence lamentable.

L'homme est pareil à l'animal : seule la raison l'en distingue, qui ne lui a été donnée dans un autre dessein que de tenir en bride ses passions. Celui qui, bien que doté de raison, n'en fait pas usage, mais s'abandonne à ses passions, n'est pas digne de porter le nom d'humain, mais plutôt celui d'animal, et ne mérite alors que des insultes. Et si cet homme n'est pas instruit et n'a reçu qu'une mauvaise éducation, il n'est pas digne d'un tel mépris. Parce qu'alors, de par de son ignorance et sa mauvaise éducation, il n'a pas appris la valeur de la raison ni à lutter contre les passions, mais au contraire il les a laissées le posséder. N'ayant personne pour lui montrer ce qui est juste, il persiste dans le mal. Par contre, impardonnable et digne de mépris et de honte celui qui, instruit et élevé dans les bonnes manières, sachant combien vils sont les hommes abandonnés à leurs passions, ne se résout pas à obéir à la raison mais s'abandonne aux passions, incapable, malgré les conseils d'un de ses fidèles amis, de reconnaître sa faute et d'y échapper. Heureux et sage qui sait user de la raison comme d'un rempart contre ses passions, ou qui, s'y étant totalement laissé aller, parvient pour finir à les arrêter suivant quelque conseil avisé. Je dis bienheureux, parce qu'il échappe aux terribles et cruels ennemis qui assaillent l'homme, l'un après l'autre ou tous à la fois. Et sage parce qu'il sait combien utile est la raison et combien nuisibles les passions, ce qui le pousse à les combattre, à les chasser de son âme, à les dépouiller de leur pouvoir pour le remettre à la raison, qui devient ainsi son Maître, le gouverne et le garde, le protège de ses ennemis, le guide sur le droit chemin.

Les passions, je le répète, sont bien plus dures et plus pressantes que les ennemis ou les tyrans. Parce que si un ennemi vient à vous poursuivre, vous pouvez retrouver la paix en vous tenant loin de lui. Si vous êtes malmené par un tyran, vous pouvez toujours lui échapper en quittant les lieux, ou avec le temps qui passe, il se peut que survienne un événement grâce auquel il cessera de vous martyriser. Mais si vous êtes rudoyé par une passion, vous ne trouverez ni répit ni échappatoire, car où que vous alliez, vous le traînerez derrière vous, sans jamais pouvoir vous en éloigner, où que vous alliez, il vous suivra. Enfermez-vous chez vous ? Il vous percera le cœur. Allez au village ? Toujours de même. Quittez votre patrie ? Il viendra avec vous. Partez pour l'Asie ? Il ne manquera pas de vous meurtrir. Partez pour l'Afrique ? Il vous frappera toujours de ses flèches. Pour l'Amérique ? De même.

Dites-moi à présent, si mes paroles sonnent à vos oreilles comme celles d'une amie et si elles vous ont convaincue. Et si tel est le cas, êtes-vous résolue à mettre en pratique mes conseils ?

ÉTELVIGE : Vos paroles, ma chère, non seulement sont celles d'une amie, mais aussi celles d'une mère. Vos conseils m'ont pleinement convaincue et je suis prête et impatiente de les mettre en pratique.

Après ce dialogue, sans avoir jamais lu la moindre règle de poétique, j'eus envie d'écrire une tragédie. J'en trouvai le sujet très facilement, l'écrivis en italien, en prose, mais comme je ne connaissais pas alors les règles de l'art, ma composition ressemble davantage à un roman qu'à une tragédie. En revanche, son sujet (fondé sur le principe de la vraisemblance) emprunte autant à la morale qu'au pathétique et démontre bien que la Providence protège les innocents et ne les abandonne pas injustement à des tourments : je choisis pour titre « Enrico o L'Innocenza<sup>31</sup> ». Après avoir terminé, je lus cette composition au diacre Vassilios Romantzas, mon regretté maître qui, ne connaissant rien, ou si peu de choses, en matière de littérature (di Letteratura [*sic*]), en fit un éloge enthousiaste, ce qui me combla de joie. Je la montrai aussi à mon père, qui s'extasia de mon audace d'avoir entrepris d'écrire un texte si difficile. Ce n'était pas mal pour une débutante, me dit-il, il n'y manquait pas d'éloquence naturelle et, frappé par la puissance de mon imagination, il ajouta que ce n'était pas rien que je parvienne à faire naître de mon esprit un tel texte. Y trouvant des propos d'une haute teneur morale, il pensa que j'avais lu la Philosophie morale, et quand je démentis, il descendit dans la pièce où se trouvait notre bibliothèque pour y trouver le volume en question, qu'il m'apporta, me recommanda de le lire et d'en recopier les phrases dont le souvenir me serait utile. J'acceptai avec joie un tel conseil dont je tirai grand profit.

Après cette composition, j'en imaginai et en écrivis une autre du même genre, mais bien plus longue que la précédente, et je travaille à présent à la traduire dans ma langue et à en faire un récit de qualité et bien construit. À cette période, le 17 décembre 1820, se produisit un terrible tremblement de terre qui m'obligea à laisser la plume de côté pendant quelques jours, puis une fois passée la peur du séisme, je me remis à écrire. Pour donner une idée des fléaux qui ont alors frappé notre île à cause de ce séisme, je recopie une lettre envoyée durant ces jours de tristesse à mon frère qui se trouvait alors à Bologne où il était parti étudier.

27 décembre 1820

Zante

Mon très cher frère,

Je ne voulais pas t'écrire, parce que peu de temps est passé depuis ma dernière lettre, mais notre père m'a intimé de t'informer des malheurs de notre Patrie, et je me dois de suivre ses ordres.

---

<sup>31</sup> *Henri ou l'Innocence*. (N.d.T.)

Sache, mon très cher frère, que dans la nuit du 17 décembre, à l'aube de la Saint Dionyssios, fête si chère aux habitants de Zante, s'est produit un tremblement de terre, terrible et effrayant, qui a détruit bien des bâtiments, et pas seulement de modestes maisons, mais aussi de riches demeures. Mais, dans sa grande miséricorde, Dieu n'a pas laissé les malheureux habitants périr sous les décombres des maisons qui se sont effondrées alors qu'il faisait encore nuit noire (excepté cinq victimes et quelques blessés). Le lendemain, à midi, il s'est mis à tomber des grêlons de la taille d'un citron, et la grêle s'accompagnait d'un terrible tonnerre, d'éclairs, et de secousses continues. La nuit suivante il y eut une averse torrentielle qui emporta plusieurs petites maisons, ainsi qu'un homme et une femme qui périrent noyés, mais aussi deux jeunes gens, qui par chance parvinrent à s'accrocher à un grand tronc d'arbre qui leur permit de voguer comme sur une embarcation, et de trouver le salut, avec l'aide de Dieu.

Notre infortunée Patrie est frappée de laideur et de désolation, de laideur parce que la plupart de ses bâtiments sont détruits, et de désolation parce que parmi ses habitants, les uns pleurent et se lamentent, accablés par tant de dommages, et les autres craignent d'être frappés à leur tour en voyant le malheur de leurs compatriotes. C'est à juste titre que le Tout-Puissant a déchaîné sa colère contre nous, et le Très-Juste nous éprouve légitimement : la piété et la grâce divine ont abandonné Zante, remplacées par l'impiété et le courroux. Pour ma part, je pense bien sûr que le Seigneur nous a envoyé ce fléau pour notre salut, afin que nous nous ressaisissions, et celui qui prétendrait que le séisme provient seulement du vent, du feu, de l'eau et d'autres causes, plutôt que de la volonté de Dieu, est un imbécile et un écervelé, qui ignore que sans la volonté du Seigneur les éléments ne se déchaînent pas.

Le 25 décembre, jour du Christ, il y eut un nouveau tremblement de terre, moins violent que le précédent, mais qui détruisit aussi quelques maisons, et nous inspira une peur plus grande encore que le premier. À minuit exactement, malgré la pluie, des gens se sont précipités, avec des lanternes, pour descendre du Mont Skopos<sup>32</sup> l'icône de la Mère de Dieu en l'honneur de laquelle ils firent le jour suivant une magnifique procession. Hommes et femmes, pour la plupart, ont abandonné leurs maisons, et sont allés veiller dans les églises, les prêtres ont adressé des prières au Seigneur, et chaque soir, ils sortaient les saintes icônes en procession dans les rues ; ces scènes m'ont rappelé les paroles du prophète : « dans la douleur nous nous souvenons de toi, Seigneur »<sup>33</sup>. Nous sommes tous en bonne santé et nous t'embrassons tendrement.

Ta chère sœur  
Élisabeth Moutza<sup>34</sup>

Mais venons-en au fait. Je n'ai absolument pas eu peur du séisme, mais je me suis mise à trembler lorsqu'à midi ont commencé le tonnerre, les éclairs et les secousses ininterrompues.

---

<sup>32</sup> Le Mont Skopos où se trouve le monastère Panaghia Skopiotissa dédié à la Vierge. (N.d.T.)

<sup>33</sup> Référence à un passage de la Bible (Ésaïe 26, 16) « κύριε ἐν θλίψει ἐμνήσθη σου ». (N.d.T.)

<sup>34</sup> Dans le texte, le nom de la famille est orthographié tantôt Moutzan tantôt Moutza. (N.d.T.)

Quel jour terrible et funeste ! Même si sept années sont passées depuis, je les vois encore en imagination comme je les ai vus alors de mes propres yeux.

Nous, habitants de Zante, avions l'habitude de faire une procession en grande pompe le jour de la Saint Dionyssios, mais comme par la suite la commémoration annuelle de notre nouvelle constitution tombait quelques jours après cette fête, les Autorités ont voulu que cette procession ait lieu le même jour, afin que les prêtres prononcent devant les reliques saintes une prière en faveur de la constitution. Aussi, lorsqu'est survenu le tremblement de terre le jour de la commémoration, le peuple superstitieux a pensé que c'était le saint qui avait provoqué le séisme étant donné qu'on le célébrait un autre jour que le jour de sa fête, et tous crièrent comme un seul homme qu'il fallait le célébrer ce jour-là. Voilà pourquoi, même si le temps était à la pluie, les Autorités n'ont pu faire autrement que de contenter le peuple. Mon père, qui était Éparque, s'est rendu avec tous les autres officiels à l'église où, dedans comme dehors, se pressaient des milliers de gens, des soldats, des officiers, tous les prêtres de la ville, dans une profusion de cierges et, avec contrition et grande tristesse, ils ont sorti les reliques du saint. Moi, comme toute la maisonnée, j'attendais avec impatience de les voir passer sous nos fenêtres, mais le ciel a commencé à s'obscurcir, la mer a pris la couleur du ciel et toute l'atmosphère s'est assombrie, le jour s'est retiré avant son heure et la nuit est tombée, sans la lumière de la lune et des étoiles, mais avec celle des éclairs. Ah ! Hélas, malheureuse patrie ! Comme ton sort a basculé d'un jour à l'autre ! La veille encore, Zante pensait être l'île la plus heureuse de la mer Ionienne, puis, frappée par des calamités naturelles, elle devint l'île la plus malheureuse. Le ciel menaçait de nous anéantir, soit brûlés par les flammes de la foudre, soit lapidés par le déluge de grêle qui tombait des nuages noirs. Et avec ses tremblements ininterrompus, la terre menaçait de nous engloutir.

La mort guettait à chaque tournant : sur l'île pas le moindre recoin de terre où trouver refuge. Nos compatriotes maudissaient le jour de leur naissance à Zante et les étrangers maudissaient l'heure où ils y avaient accosté. À cause de la violence des éléments, la procession n'avait pu se terminer et Zante, en un jour si funeste, avait été privée du réconfort de la bénédiction de son Saint Patron. Quoi qu'il en soit, une fois les éléments revenus au calme et la peur de la mort passée, je me remis à mon étude tant désirée et terminai ma composition. Puis j'en écrivis une autre et, à présent que j'ai lu les règles de la Poétique, je m'aperçois que, bien qu'écrite alors que j'étais encore ignorante, elle respecte la règle des trois unités, unité d'action, unité de temps et unité de lieu. Les personnages en sont fermement dessinés, le pathétique et la morale constamment présents, et comme je l'ai dit plus haut, j'ai écrit ce texte portée par le seul élan naturel, sans rien savoir de la technique littéraire, en suivant malgré tout les règles de l'art de la tragédie.

Le volet suivant de cette composition s'intitule « Teano o la Giustizia Legale<sup>35</sup> ». Si Dieu m'accorde la grâce de faire imprimer tous les textes que j'ai écrits, il me faudra aussi faire publier celui-ci, tel quel, sans aucune correction, pour montrer que le seul art pour lequel

---

<sup>35</sup> « Théano ou la juste punition ». (N.d.T.)



j'avais une inclination naturelle est celui de la tragédie. Même si le style de cette composition me déplait, je ne manque pas d'en recopier ici le sujet.

Teano, Reina di Macedonia, vedendo il suo regno assediato da' Thessali, possenti nemici, divise le sue genti in due parti, e fece dell'una generale il suo figlio Abante e all'altra Euridamante, uomo di singolare valore, e con simil numero di gente, andarono questi due generali a combattere. Euridamante appena sconfitto il ponderoso esercito de' Thessali fu chiamato d'Abante in aiuto, il quale si vedea in procinto di perderse in tutta la sua gente. Giunto dunque il valoroso Euridamante, il trasse dalla morte e mise in rotta le falangi de' Thessali. L'intefrato Abanto invece di ringraziare il suo benefattore, se ne avvelenò d'invidia a cagione delle prodezze di lui e per soddisfare alla sua passione il fece comparire traditore. Il prode Euridamante invece di vedersi premiato per le sue vittorie, si vide carico di catene, invece d'esser condotto al talamo di Adelaide (che gli fu promessa dalla reina sua madre in isposa, se mai tornasse vittorioso) fu condotto in una carcere. La Reina fece a tutti palese che lo voleva morto, ma in questo mentre Laomedonte palesò che Euridamante era innocente e che fu calunniato dal principe Abante. Manifestata l'innocenza di Euridamante, e la scelleraggine di Abante, la giusta Reina volle meglio ubbidire alle leggi che alla Natura, e così diede ad Abante, suo figlio, quella pena, che meritava Euridamante se in vero fosse stato traditore.

Quand les puissants Thessaliens menaçaient son royaume, Théano, reine de Macédoine, divisa ses sujets en deux groupes. Au premier groupe elle assigna comme général son fils Amyntas, et au second Eurydamante, homme d'une grande valeur. Chacun leva des hommes en nombre égal et ils partirent en guerre. Eurydamante vainquit la puissante armée thessalienne. C'est alors qu'Amyntas, au bord de la débâcle avec toute son armée, l'appela à l'aide. À son arrivée, Eurydamante lui porta secours et mit les Thessaliens en déroute. Plutôt que de remercier son bienfaiteur et poussé par l'envie de satisfaire sa jalousie, l'ingrat Amyntas le présenta comme un traître. Alors qu'Eurydamante attendait d'être couronné pour ses victoires, il se retrouva enchaîné, et au lieu d'être conduit aux appartements d'Adélaïde que la reine, sa mère, lui avait promise pour femme s'il revenait vainqueur, il fut jeté au cachot. La reine voulait le faire mettre à mort mais Laomédon lui révéla son innocence et la calomnie d'Amyntas. Une fois prouvée l'innocence d'Eurydamante et la perfidie d'Amyntas démontrée, la reine, éprise de justice, préféra suivre les lois et non la nature, et infligea à ce dernier le châtement qu'aurait mérité Eurydamante s'il avait réellement trahi.

À cette époque, le 25 mars 1821, le jour de l'Annonciation, mon ancien maître Théodossios Dimadis, tout joyeux, vint nous apprendre que les Grecs avaient pris les armes contre les Ottomans, que Patras et les villes alentour avaient brisé le joug de l'esclavage, et que les autres, d'un commun accord probablement, avaient fait de même, mais la nouvelle

n'était pas encore parvenue à Zante, trop éloignée. Voilà ce que nous apprit le malheureux, parce que telle était la nouvelle qui courait. À cette annonce, je sentis mon sang s'échauffer, je voulus prendre les armes, et, du fond de mon cœur, je voulus courir au secours de ces hommes qui, à ce qu'il semblait, ne luttaient que pour leur foi, leur patrie et cette liberté tant désirée qui, lorsqu'on en fait bon usage, apporte aux peuples immortalité, gloire et félicité. Voilà, dis-je, ce que je voulus du fond de mon cœur, mais en considérant les murs de cette maison où l'on me tenait enfermée, et en regardant les longues robes de l'esclavage des femmes, je me souvins que j'étais femme, et qui plus est femme de Zante, et je soupirai. Mais je ne manquai pas d'implorer le Ciel de les aider à vaincre et de me permettre aussi, pauvre de moi, de voir en Grèce la liberté rétablie et, avec elle, siéger de nouveau les chastes Muses que la tyrannie des Turcs avait tenues écartées si longtemps.

Mais venons-en au fait. Le père Dimadis nous apprit alors qu'il avait décidé de regagner sa patrie, pour mettre en ordre ses affaires familiales, car même en pareilles circonstances, chacun se doit de veiller sur son propre intérêt et sur celui de ses proches. Il partit donc sur-le-champ, mais après seulement deux ou trois jours il était déjà de retour. Ayant appris en route que l'annonce de la victoire des Grecs était une fausse nouvelle, puisque les Turcs informés les avaient empêchés de mettre en œuvre leur projet, il était revenu à Zante qui refusa de l'accueillir. Mon père était malade à ce moment-là, mais quand bien même il eût été bien portant, il n'aurait pu l'aider car le politique avisé qu'il était aurait bien vu qu'en de telles circonstances cela aurait interpellé les autorités. J'eus ainsi le déplaisir de voir le malheureux père Théodossis chassé de Zante, lui qui m'avait si souvent prodigué des leçons, et avec quelle tendresse. C'était le Vendredi saint, et je me souviens que je passai ma journée à pleurer autant la mort de notre Sauveur que l'expulsion de mon maître.

Quoi qu'il en soit, arriva le moment où j'avais décidé de révéler à mon père et à mon oncle ma décision d'aller vivre au monastère, mais comment faire ? Avaient-ils seulement l'habitude de s'entretenir avec moi, et si tel avait été le cas, aurais-je été capable de leur exposer mes pensées oralement aussi bien que je l'aurais fait par écrit ? J'écrivis donc une lettre, que je cachetai, adressée à mon père et à mon oncle, et j'allai en cachette la déposer dans la chambre de ce dernier ; dès qu'il la trouva, il la porta à mon père et ensemble ils l'ouvrirent et la lurent. Cette lettre, que je recopie ici, avait été écrite en mai, mais je ne me souviens plus à quelle date exactement :

*Caro mio padre e caro mio zio.*

*Credendo che la presenza di qualcheduno, o le vostre interrogazioni, o qualche altra cosa avrebbe sospendere il mio discorso, io deliberai per via della penna farvi tutto ciò, che io stimai difficile di potervi mai raccontare per mezzo della bocca. Per una tal cosa adunque, vi segnerò brevemente i miei sensi sopra questa carta: prima però vi faccio sapere, che tali sentimenti non sono stati partoriti da una ragione immatura di qualche bambina, o da una ragione insana di qualche giovane: per conseguenza debbono essere savi, ed essendo, savi saranno anche virtuosi. Di tali sentimenti vi voglio fare*

conoscitori e ben io credo, che vi vogliate accordare su questi, perchè io vi conosco per uomini del pari prudenti e giusti.

Iddio, ci ebbe fatto dono della ragione, non per altro fine, che per saper maneggiarla a nostro pro, cioè sfuggire dalle cose, che realmente ci sono nocive, e approssimare a quelle che in vero ci sono giovevoli. Ora avendo ancor io avuto un tale dono, lo debbo maneggiare a mio pro, e questo mio pro è di sfuggire dalle cose nocive, ed accostare alle cose giovevoli. Se dunque io voglio sfuggire dalle cose nocive debbo abbandonare anche il mondo; se bramo di approssimare alle cose giovevoli, conviene accostare a qualche ritiro. Ma niuno non può vivere felice al mondo, perchè mai non può esserne contento della sua sorte (massimamente una donna). Chì si lamenta di essere disprezzata dal suo marito; chì piange la sua morte; chì si lagna di non aver fatti figli, chì di averne fatti cattivi, chì piange di averli veduti morire, chì si addolora di aver persi li suoi beni. Ognuno che da un di questi mali viene oppresso, non può giammai vivere contento e perciò non può chiamarsi felice ma bensì infelice, e sfortunato. Colui dunque, che brama la felicità, non deve cercarla nel mondo, perchè quanto più cercherà di trovarla, tanto più da questa, si troverà lontano: e se mai gli verrà un giorno, in cui stimerà di averla trovata e incomincerà a ringraziare la sorte, gli verranno cento che si vederà caduto a mille e mille disgrazie, che biasimerà la sua fortuna, che chiamerà se stesso infelice. Ma voi forse mi direte: che uno può vivere felice anche in fra le disgrazie, allorquando egli averà la virtù della Tolleranza. Io ben accordo in questo, ma io però non mi voglio provare, perchè mai per l'addietro non mi ebbi fatta una così fatta prova. Chi non è ammaestrato alla lotta è pazzo, se per il desiderio della vittoria si esporrà al pericolo di perdere la vita, e similmente per la brama della felicità ardirà di venire a fronte della fortuna. Voi forse mi direte che ancor ritirata dal mondo io possa cadere in disgrazia. Sì, (io vi rispondo) voi avete ragione, io me ne accordo a' vostri detti, ma nel medesimo tempo vi dico che se entro al mondo io cadrà in disgrazia, avrò a lagnarmene meco, pensando, che se non fossi entrata, assolutamente io non mi sarei caduta, ma se fuori del mondo io diverrò sfortunata non conoscerò me stessa cagione de' miei mali; così questi mi parranno da quel che sono men gravi, meno terribili. Lasciatemi per ciò, se mi amate, lasciatemi di andare a trovare la mia felicità fuori del mondo, in un luogo che gemiti, che sospiri non si odono, che lagrime, che ciere smarrite non si vedono. Ah quanto felice, che io mi sarò allorquando mi vedrò fuori de' pericoli di questo mondo, fuori delle tempeste di un sì procelloso mare, appredata in porto sicuro, senza timore di naufragarmi, senza paura di perdermi? Ah quanto men infelice che sarò, se nelle disgrazie conoscerò che io non mi fui cagione di esse! Permettete, un'altra volta vi prego, permettetemi che se veramente mi amate, che io me ne vada a chiudermi in un convento, per rendermi felice! Ma voi mi rispondete: guardate bene, che un tal chiudere, non ti venga a noia e invece di rendervi felice, ti renderà infelice. No, non mi potrà giammai venirmi a noia una cosa con cui felicemente io mi seppi vivere tanti anni. Come io ho potuto entro le mura di una casa passare tanto tempo in

pace, così anche io mi saprò terminare tranquillamente i miei giorni entro le mura di un monastero. Ma voi mi rispondete: se così dunque vada la cosa, perchè non vi restate in vostra casa paterna? Ah quanto più d'ogni altro io ciò bramo! quanto maggiormente io ciò desisero! ma pur non lo posso fare perchè mi mancano due cose, la prima è che io non so se morirò avanti che morissero i miei genitori, la seconda che io non posso andare in chiesa. Se io sapessi che morirei sotto agli occhi de' miei genitori, se io potessi andare in chiesa io non vorrei a costo della mia vita medesima staccarmi giammai dal caro seno della mia amata famiglia, privarmi della dilettevol vista di quegli oggetti che a me sono più cari. Ma voi mi direte: se noi faremo tutto ciò che voi desiderate cosa avrà da dire il mondo vedutavi chiusa in un monastero? E cosa ci monta (io vi rispondo) delle parole de' molti, subito, che quegli ottimi (i quali sono pochi) di cui dobbiamo grandemente pensare, giudicheranno che io ho voluto chiudermi per quella cagione, che di già io vi ho fatta nota?

Dal tempo ch'io cominciai a conoscere qual sia il bene, ed il male, ho anche conosciuto che la felicità non può trovarsi entro nel mondo, onde io mi diedi a fare quelli pensieri, che ora vi ho fatto intendere, ma temendo che questi col tempo non avessero a cambiare, non ho voluto subito manifestarli, perciò io ho lasciato scorrere ben tre anni, ed ora vedendo che in questo spazio di tempo la mia volontà non ha rifiutato il retto consiglio del mio intelletto, ho determinato di esponervi i desideri e vi faccio sapere, che se questi saranno soddisfatti io vivrò felice, se altrimenti morirò insieme con questi sempre costante.

Scusatemi, scusatemi, miei Signori, se io m'ho osato a chiedervi soddisfazione a' miei voleri e non ho aspettato di ubbidire a' vostri, ma deh! io nulla vi avrei chiesto, se avessi giudicato che le mie brame non fossero giuste; se avessi pensato che voi non possedete prudenza, e giustizia, se avessi conosciuto che voi non mi amate, non mi volete vedere felice. Termino da scrivervi e vi prego di rispondermi ancor voi per via della penna, e vi supplico di accordare alle mie parole inclinando la testa sino a' vostri piedi, e baciandovi con tutto il rispetto le adorabili destre.

All'uno figlia, all'altro nipote  
ELISABETTA MUZZAN

Mon cher père, mon cher oncle,

Pensant que la présence d'un tiers, vos questions ou toute autre raison risquaient de m'interrompre, j'ai décidé de vous présenter par la plume tout ce qui me semblait difficile à vous faire connaître de vive voix. J'exposerai donc brièvement mes pensées sur cette feuille. Mais avant tout, sachez que ces idées ne sont pas nées de l'esprit immature d'un enfant ou de l'esprit malade d'un être juvénile. Mais il s'agit d'idées mûrement réfléchies, et comme telles, vertueuses. Ces pensées que je veux vous révéler, j'ose croire que vous les approuverez, parce que je vous sais sages et justes.

Dieu nous a pourvus de raison uniquement pour que nous en fassions bon usage en évitant tout acte vraiment mauvais et pour que nous ne poursuivions que des actes réellement bons. Ayant reçu un tel don, je dois en faire bon usage, ce qui veut dire éviter ce qui est mauvais et ne viser que ce qui est bon. Or, pour éviter tout préjudice, il me faut quitter le monde. Si je désire ne poursuivre que ce qui est réellement bon, je dois rejoindre une retraite. Nul ne peut vivre heureux dans ce monde, ni se satisfaire de son sort, surtout une femme. L'une se plaint d'être méprisée par son mari, l'autre pleure la mort de celui-ci, l'une se désole de n'avoir pas eu d'enfants, l'autre que les siens ont mal tourné, l'une pleure leur mort, l'autre s'afflige d'avoir perdu ses biens. Quiconque est frappé par l'un de ces maux ne peut plus vivre heureux et ne peut plus être considéré comme tel, mais plutôt comme malheureux et infortuné. Celui qui cherche le bonheur ne doit pas le chercher dans le monde, car plus il le cherchera, plus il s'en éloignera. Et s'il vient un jour où, croyant l'avoir trouvé, il commence à remercier le destin, il sera frappé par mille déceptions et maudira le sort, en se disant malheureux. On peut bien vivre heureux, me direz-vous, au milieu même des malheurs, si l'on possède la vertu de la patience. J'en conviens, mais je ne souhaite pas en faire l'expérience, puisque je n'en ai jamais eu l'occasion par le passé. Pour qui n'est pas entraîné à se battre, c'est folie de mettre sa vie en danger, mû par le seul désir de vaincre. De même, seul un fou poussé par l'aspiration au bonheur oserait faire front à son destin. Vous me rétorquerez que même retirée du monde, je pourrais bien être frappée par le malheur. Certes, vous répondrais-je, vous avez raison, j'approuve votre avis. Mais, dans le même temps, j'affirme que si le malheur me frappe alors que j'ai fait mon entrée dans le monde, je m'en voudrais en pensant que si je ne l'avais pas fait, je me serais épargné le malheur. Tandis que si je suis malheureuse hors du monde, je saurai que je n'ai pas provoqué moi-même mes tourments qui me sembleront ainsi moins pesants et moins terribles. Si vous m'aimez, laissez-moi donc trouver le bonheur en dehors du monde, en un lieu où ne parviennent pas les cris de souffrance et les soupirs, ni les larmes, ni les visages affligés. Combien je serais heureuse si je pouvais vivre loin des dangers de ce monde, loin des tempêtes d'une mer si agitée, à l'abri d'un port sûr, sans la peur du naufrage, sans la peur de périr ! Je serai bien moins malheureuse, oh combien, si dans le malheur je me sais innocente de mes malheurs ! Permettez-moi, je vous en implore de nouveau, permettez-moi si vous m'aimez vraiment d'aller me cloître dans un monastère pour y trouver le bonheur ! Mais vous de me répondre : fais bien attention, car cet enfermement pourrait t'apporter l'ennui plutôt que le bonheur et te rendre malheureuse. Non : il n'est pas possible que ce qui a fait mon bonheur pendant toutes ces années puisse jamais m'apporter de l'ennui. De même que j'ai réussi à couler des jours paisibles alors que j'étais pendant tant d'années enfermée dans cette maison, je pourrais ainsi finir mes jours entre les murs d'un couvent. Vous pourriez me répondre : puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne pas rester dans la maison familiale ? Las ! C'est mon vœu le plus cher. Je le désire de tout mon cœur ! Mais deux raisons m'en empêchent. D'abord, j'ignore si je

suis appelée à mourir avant ceux qui m'ont donné la vie ; ensuite, je ne peux me rendre à l'église. Si j'avais la certitude que j'allais mourir sous les yeux de mes parents et si je pouvais aller à l'église, jamais, même au prix de ma vie, je ne voudrais me trouver loin du giron familial qui m'est si cher, et être privée de la joie de voir ces êtres que j'aime plus que tout. Vous me direz encore : si nous suivons ton désir, que diront les gens en apprenant que tu es recluse dans un monastère ? Que nous importent, vous répondrai-je, les paroles de la plupart des gens, du moment que les meilleurs d'entre eux (qui sont aussi les moins nombreux) dont nous devons tenir compte, jugeront que j'ai voulu le faire pour la raison que j'ai évoquée ?

Depuis que je suis en âge de distinguer le bien du mal, j'ai compris que le bonheur est impossible à trouver dans le monde, raison pour laquelle j'ai nourri les pensées que je vous révèle aujourd'hui. Craignant qu'elles ne changent avec le temps, je n'ai pas voulu le faire dans la précipitation, mais j'ai préféré laisser passer plus de trois ans. Constatant à présent que dans ce laps de temps ma volonté n'a pas rejeté le raisonnable conseil de mon esprit, j'ai pris la décision de vous exprimer mes désirs et de vous faire savoir que s'ils sont exaucés, je vivrai heureuse, et dans le cas contraire, que je mourrai en leur restant toujours fidèle.

J'implore votre pardon, Messieurs, j'implore votre pardon, moi qui ai eu l'audace de vous prier d'accéder à mes désirs, en n'obéissant pas aux vôtres. Hélas ! Je ne vous aurais rien demandé si je croyais que mes intentions n'étaient pas justes, si je ne vous savais pas dotés de bon sens et d'un esprit de justice, si j'avais la conviction que vous ne m'aimez pas, et que vous ne souhaitez pas mon bonheur.

Je termine ma lettre et vous prie de bien vouloir me répondre vous aussi par écrit. En vous suppliant de porter sur mes mots un regard bienveillant, je courbe la tête et m'incline à vos pieds et baise votre chère main avec tout mon respect.

Votre fille et nièce  
ÉLISABETH MOUTZAN.

Après avoir lu ma lettre en compagnie de mon oncle, mon père monta dans ma chambre et, me lançant un regard furieux, il me dit : « Babette (c'est-à-dire Élisabeth), que nous as-tu écrit là ? » Il me réprimanda ensuite durement d'avoir eu l'audace de faire une telle requête à un si jeune âge, puisque je n'avais pas encore atteint les vingt ans, persuadé que cette idée m'avait été soufflée par d'autres et qu'elle n'avait pu germer seule dans mon esprit, il tourna injustement sa colère contre le pauvre Romantzas et le père Tsoukalas. Ma mère tenta en vain de le calmer et il redescendit furieux dans ses appartements. Lecteur ! Imagine-toi, en pareilles circonstances, quelle ne fut pas la détresse qui secoua mon cœur ? Moi qui croyais, l'instant d'avant, que mon père et mon oncle seraient convaincus par mes paroles et me remercieraient de cette requête formulée avec tant de passion, à présent, c'est tout le contraire qui se produisait ! Quel retournement de situation ! Quelle heure malheureuse parmi les pires

de ma vie ! Il est du devoir d'un enfant, c'est vrai, de ne pas exprimer d'opinion propre, mais de se soumettre au point de vue de ses parents, mais il est en son pouvoir de se marier ou non, et dans ce dernier cas, d'aller vivre dans un monastère. Profitez, chers parents, du pouvoir légitime que vous avez sur vos enfants, mais limitez-vous à cela, et n'empiétez pas sur les droits de la nature, laissez donc, je vous en prie, cette envie dévorante aux seuls tyrans, à qui elle sied. S'ils avaient été tous deux bouleversés, je me noyais, moi, dans un torrent de larmes, et je criai : « Mère ! Puisqu'une idée si agréable à Dieu, si honnête, si innocente, vous apparaît tout le contraire, j'irai me terrer dans une grotte de la montagne pour y passer ma vie ». Mon Dieu ! Jamais je n'aurais pensé rencontrer une telle opposition, et découvrir chez ceux que j'estimais et aimais le plus au monde un cœur aussi dur et aussi barbare !... Tous les hommes sont donc ainsi ! Ah, certes ! Comme je serai heureuse de vivre dans ma caverne sans jamais plus être tenue de les voir ni de les fréquenter. Voilà en partie les paroles que je proférais tout en pleurant, en proie à de violents sentiments, lorsque mon père revint manifestement calmé. Après s'être retiré dans ses appartements, il avait dû mieux réfléchir à la situation, et commença par me dire qu'il ne pouvait empêcher un tel projet, puisqu'il s'agissait d'un appel de Dieu, et que par ailleurs, il n'avait pas le cœur de me marier de force parce qu'il ne voulait pas (si mon mariage tournait mal) avoir mon malheur sur la conscience. Puis il ajouta : « Notre meilleur monastère est bien celui où tu envisages d'aller, mais il se situe sur la Citadelle, et se trouve donc gardé de tous côtés par des soldats, or je ne voudrais à aucun prix devoir franchir le poste de garde pour te rendre visite. Fais donc preuve d'un peu de patience, puis moi-même, ou ton frère à son retour d'Italie, te conduirons dans un monastère de Venise. Tu y trouveras des jeunes femmes bien nées, comme toi et même mieux que toi, tu y trouveras le calme et la tranquillité, pour passer une vie de bonheur comme ton cœur le désire. » En entendant ces sages paroles paternelles, je reconnus vraiment mon père adoré, me débarrassant de cette fâcheuse idée que je m'étais faite à l'instant de son caractère, et immédiatement l'espoir du bonheur commença à me réchauffer le cœur.

Je cessai alors d'être tourmentée par des sentiments passionnés et cruels, pour être submergée par des émotions douces et tendres. J'aurais voulu lui montrer ma joie et ma reconnaissance, mais comment faire en un pareil moment où les mots me manquaient ? Je lui répondis alors simplement : « Père, ton idée me comble, donne-moi s'il te plaît ta main pour que je l'embrasse. » Mon bonheur se vit encore raffermi à la perspective de me rendre dans un monastère de Venise, et pensant que la Vierge avait dû inspirer cette idée à mon père, je la remerciai mille fois. Mon bonheur grandissait à cette perspective, me disais-je, car je pensais que là-bas, entourée de savants maîtres, je ferais de grands progrès dans mes études, et pourrais faire imprimer mes œuvres futures, qui ainsi ne seraient pas perdues. « Mais, aurait-on pu me rétorquer, comment une jeune fille élevée comme toi dans les dogmes de l'église orientale pourrait-elle vivre le reste de son existence selon ceux de l'église d'Occident ? » Jamais je ne le pourrais, répondrais-je, mais je pensais que si je ne parvenais pas à vivre selon les règles de l'église d'Orient (ce qui était certain), je pourrais, accompagnée par mon père ou mon frère, gagner quelque monastère en Russie.

Le jour suivant, mon oncle vint me trouver et commença à me parler avec une grande douceur, me tenant des propos qui n'avaient strictement rien à voir avec ce qu'il avait pu lire, la veille, dans ma lettre. Et de commencer par me dire qu'un enfant qui ose donner son avis à ses parents est un révolutionnaire ; que je n'avais aucun droit à exprimer une telle requête, et que, si j'avais été dans mon bon droit, lui-même m'aurait soutenue. Si je voulais fuir le monde pour échapper à de grands malheurs, cela ne m'éviterait pas pour autant d'en affronter de plus petits qui, lorsqu'ils frappent, causent la même détresse que les grands. Finalement il me fallait abandonner mon projet, et dès qu'une occasion de mariage se présenterait, le montant de la dot me montrerait l'amour qu'il me vouait pour mon bon comportement. Mais toujours fidèle à mon projet, je lui répondis qu'il était impossible que j'y renonce ; il resta sourd à mes paroles et moi aux siennes, et repartit dans les mêmes douces dispositions qu'à son arrivée.

Voyant mon oncle insensible à mes arguments et comprenant que mon père m'avait parlé en proie à une immense inquiétude, je leur fis savoir qu'il était préférable que je puisse réfléchir à cette affaire jusqu'en octobre. Le moment venu, je leur donnai à lire la lettre que je recopie ci-dessous :

22 Ottobre, 1821 I.V.

Caro mio padre e caro mio zio.

Nel mese di Maggio per un mio scritto, vi feci intendere, che io desiderava di ritirarmi dal mondo per terminare in pace i miei giorni. Voi a ciò mi vi opponeste, io non cedei alle vostre opposizioni, ma pur vi dissi, ch'io penserei fino al mese di Ottobre: e che allora io vi farei nolo, se io avessi pensato essere ottimo di cedere a voi o pure di seguire a bramare ciò che bramava. Ora finalmente se n'è giunto il fissato tempo, per la qual cosa per via della presente vi faccio sapere, che io continuo a desiderare ciò che prima desiderava.

Io, Signori miei, per cinque mesi altro non facea, che guardare, che esaminare per tutti i lati quel che io bramo, ma nulla trovai che mi facesse temere di seguirlo: anzi a me pare una voce, che mi esorta a sollecitarlo, che mi conforta ad abbandonare la mia casa, a staccarmi dal caro grembo della mia amata famiglia, e che mi dice di non aver nella coscienza verun scrupolo se bramo cosa contraria alla volontà de' miei genitori e del mio zio, perchè se a questi pare contraria, non è tale però al giudizio di Dio. La medesima voce mi dice, ch'io non debbo pensarne, se il mio ritiro abbia da recar meraviglia, e di sembrare una cosa strana alla moltitudine, perchè all'uomo prudente non conviene operare per compiacere a molti, ma pur o pochi, purchè buoni essi sieno. Se dunque infra quarantamila si troveranno quaranta soli uomini, li quali loderanno la mia azione, ciò solo mi basterà: e se ninno (per così dire) vi si troverà, non mi dispiace perchè la mia azione sarà sempre concorde alla mia interna coscienza.

Io ho pensato d'abbandonare il mondo, perchè ho conosciuto quanto egli è menzognero, quanto vano, quanto instabile; perchè ho creduto, che nè pure chi avesse la più singolare accortezza potrebbe giammai sottrarsene suoi mali, alle sue miserie.



Qualunque volta, miei Signori, io mi diedi o per istoria, o per tradizione, o per esempi presenti, a considerare, ad annoverare li suoi beni, e li suoi mali, trovai una grandissima quantità di mali, e una piccolissima e quasi niente di beni; onde a me parve una valle di pianto, e singhiozzi, una voragine superiore a quella di Cariddi, un mar tempestoso senza mai calma, e per dire in breve, uno scoglio in cui vanno a rompere quei miseri, che di lui non si accorgono se non quando sono appresso, se non quando per sua cagione si rendono infelici. Allora i meschini versano un torrente di lagrime, ma senza sollievo: allora sciagurati alzano le grida insino al cielo, ma non v'è alcuno che aiuto lor presti: allora chiamano la morte, ma in vano, perché questa per maggior loro tormento, non vuol dar retta a un tale lagrimevol chiamare.

Una sì fanesta immagine si rappresentò alla mia mente, ogni qual volta, io me ne diedi a contemplare il mondo. Il funesto orribile ritratto ebbe a recarmi dolore e paura che io non mi annoverassi con quei miserabili che l'originale seguirono: ma le dense nubi del timore, e della doglia subito dalla mia anima se ne sgombrarono quando io pensai che sono libera, e che dal mio voler dipende il rendermi sciagurata, o felice, entrando nel mondo, o da questo ritirandomi.

Così io dunque avendo stimato che la felicità si trova fuor del mondo, deliberai di abbandonarlo, e di andare laddove questa alberga. Io ho deliberato di chiudermi in un convento non già per farmi monaca e sottopormi ad un tal giogo divino, che io non mi conosco di forze proporzionate a tollerare il pese, ma per vivere una vita convenevole al mio stato, voglio dire, agiata ed onesta. Solitaria e tranquillo nella mia cella mi renderò con la Dio grazia, la più felice donna, quando mi vedrò attorniata da uno stuolo di virtù; quando mi godrò di me stessa.

Ho scritto, e voi, se non mi volete veder morta, sottoscrivete il vostro assenso, e restititemi il foglio. Se altrimenti farete, il dolore che di ciò avrò sarà il pugnale, che ha da uccidermi; se voi dunque non volete, che ingiustamente io muoia, e che voi poscia vi sentiate mordere da' rimorsi della coscienza, soddisfatemi nelle mie virtuosissime e santissime brame.

Vi bacio le mani.

22 octobre 1821

Mes très chers père et oncle,

En mai dernier, je vous ai fait savoir dans une lettre que je souhaitais me retirer du monde pour finir mes jours en paix. Vous vous êtes opposés à cette idée, mais je n'ai pas fléchi devant vos objections, vous disant qu'il me fallait réfléchir jusqu'en octobre avant de vous annoncer, une fois pour toutes, s'il me semblait préférable de poursuivre ce projet ou de m'en remettre à vos conseils. Maintenant que le temps est venu, je dois

vous informer par la présente lettre que je persiste dans ce désir resté intact depuis le début.

Messieurs, cinq mois durant, je n'ai rien fait d'autre qu'examiner tous les aspects de ce désir qui est le mien, mais rien ne m'est apparu qui puisse m'en détourner. Il me semblait toujours qu'une voix m'exhortait à vous implorer, cette voix m'encourageait à quitter la maison familiale, à m'éloigner de la tendresse de ma famille bien-aimée ; elle me disait encore de garder ma conscience de toute hésitation, devant un projet contraire à la volonté de mes parents et de mon oncle, car bien qu'il semblât en être ainsi, il n'allait pas contre la volonté de Dieu. Cette même voix me disait que si la plupart des gens se montraient surpris par mon retrait du monde, je n'avais pas à en tenir compte, car l'homme sage ne doit pas agir pour plaire à la majorité mais à quelques-uns seulement, du moment qu'ils sont bons. Par conséquent, si quarante personnes seulement sur quarante mille louent mon action, cela me suffit. Et quand bien même aucune ne le ferait, cela ne me contrarierait pas, parce que mon action est en accord avec ma conscience.

J'ai pensé me retirer du monde parce que j'ai compris combien ce dernier est plein de fausseté, vain et inconstant. Et parce que je croyais que même le plus avisé des hommes ne saurait échapper à ses maux et à ses calamités.

Messieurs, chaque fois que j'ai tenté de mesurer les vices et les vertus du monde que nous enseignent l'histoire, la tradition ou les exemples quotidiens, j'ai compris combien les vices étaient nombreux et rares les vertus, voire insignifiantes. Il m'est apparu comme une vallée de lamentations et de pleurs, comme un abysse plus profond que celui de Charybde, une mer déchaînée, sans jamais d'accalmie, en quelques mots, un rocher sur lequel se fracassent les malheureux qui ne l'ont pas vu à temps, avant qu'il ne cause leur perte. Ainsi éprouvés, ils versent des torrents de larmes, sans pour autant jamais trouver d'apaisement. Le cri de ces malheureux résonne jusqu'au ciel, mais il ne se trouve personne pour leur porter secours. Ils en appellent alors à la mort, mais en vain, car cette dernière, pour leur martyre, reste sourde à un si déchirant appel.

C'est ce tableau sinistre que j'imaginai à chaque occasion que je voulais examiner le monde. Cette image terrible et funèbre est source pour moi de chagrin et de peur, lorsque j'imagine que je pourrais, moi aussi, me retrouver avec ces malheureux qui se sont laissés aller au péché originel. Mais l'épaisse nuée de la peur et du chagrin s'est dissipée dans mon esprit, à la pensée que j'étais libre et qu'il dépendait de ma propre volonté d'être heureuse ou malheureuse, en restant dans le monde ou en m'en retirant.

Considérant que le bonheur se trouve hors du monde, j'ai décidé de me retirer et d'aller vivre là où il se trouve. J'ai décidé de m'enfermer dans un monastère et de me soumettre ainsi au joug divin, non pour devenir nonne, mais parce que je ne me sens pas la force de porter ce poids, et pour vivre ma vie comme il sied à ma position, ordonnée et honorable. Seule et paisible dans ma cellule, je deviendrai, avec la grâce de Dieu, la

femme la plus heureuse, lorsque je serai entourée de mille vertus, et mon sort me comblera d'allégresse.

Je vous ai donc écrit, quant à vous, si vous ne voulez pas me voir morte, notifiez-moi ci-dessous votre accord et retournez-moi ma lettre<sup>36</sup>. Si vous n'agissez pas ainsi, mon chagrin sera le poignard qui me tuera. Aussi, si vous ne voulez pas que je sois frappée d'une mort injuste, et vous exposer ensuite à des remords qui hanteront votre conscience, accédez à mes très vertueux et vénérables vœux.

Je vous baise les mains.

J'espérais qu'en me voyant, après si longtemps, toujours fidèle à mon idée, ils ne pourraient qu'être obligés de me donner satisfaction. Mais c'était un faux espoir. En proie à une grande confusion, mon père vint me dire que ce n'était pas le moment d'évoquer cette question. En effet, les jours précédents étaient survenus des troubles politiques<sup>37</sup> qui, par la grâce de Dieu, avaient cessé ; mais quand bien même ces troubles devaient se poursuivre, il n'était pas convenable que mon père me parle ainsi, dans la mesure où il n'était pas complètement impliqué dans ces affaires. Je compris ainsi qu'il n'était pas disposé à me satisfaire et qu'il était d'un avis contraire au mien, comme d'ailleurs mon oncle et ma mère.

Loin de me faire changer d'avis, ces contrariétés me remplirent d'amertume, mais je trouvais le réconfort dans l'espoir que dans deux ou trois ans de là, s'ils me voyaient toujours fidèle à mon idée, et craignant que mon chagrin ne nuise à ma santé, ils accepteraient de me faire plaisir. J'avais tellement été séduite par la proposition de mon père au sujet du monastère de Venise que j'en oubliai totalement celui de Zante.

Ce même mois, c'est-à-dire en octobre, au moment où les chaleurs estivales prennent fin sur notre île et où les nuits, plus longues, permettent à leurs adeptes de courtiser les Muses sans être dérangés, je décidai d'écrire de nouvelles œuvres. À l'époque, j'avais lu la Philosophie morale, la Logique et la Rhétorique, un bel ouvrage de Gravina<sup>38</sup> sur l'art de la Tragédie. Mes compositions de cette époque devaient donc être parfaitement abouties par rapport aux précédentes. C'est ainsi que je commençai à écrire avec autant de soin que d'empressement et, entre octobre et avril, j'avais écrit cinq pièces de théâtre : *Eurymaque*, *Euryclée et Théano*, *Rhodopes*, *Numitor* et *Licurgo*. Tout en écrivant, je ne manquai pas de lire des auteurs qui enseignent les règles de l'art de la tragédie, et je ne manquai pas non plus de lire des tragédies et des drames, non pour y voler quelque idée, mais pour que les passions aient plus d'élan, il fallait qu'elles touchent mon cœur avant de pouvoir toucher celui de mes lecteurs.

---

<sup>36</sup> Je leur ai demandé de me retourner la lettre, mais ils ne l'ont pas fait, si bien que j'ai recopié ici celle que j'avais initialement rédigée, sans que cette version soit totalement identique à la première. (Note d'E.M.M.)

<sup>37</sup> Allusion à la répression sanglante par le pouvoir anglais d'un soulèvement de paysans qui tentaient d'aider les insurgés grecs (octobre 1821). Sur le sujet, voir Eleni Varikas, « Les "longues robes de l'esclavage". Stratégies privées et publiques dans le journal d'une recluse », *Cahiers du CEDREF*, n°1, 1989 : « Silence émancipation des femmes entre privé et public », p. 130. (N.d.T.)

<sup>38</sup> Gian Vincenzo Gravina (1664-1718), poète et critique italien. (N.d.T.)

Je confiais mes écrits à mon maître Romantzas, non pour qu'il y corrige les erreurs d'orthographe auxquelles la rapidité de mon écriture ne me permettait pas, et ne me permet toujours pas, d'échapper. Il les emportait chez lui et, taisant le nom de leur auteur, les confiait pour qu'il les lise à l'un de ses amis, un prêtre anglais, homme de grande culture, qui leur réserva un accueil élogieux, les jugeant dignes d'être imprimés. Outre cet homme, quiconque lisait mes textes en faisait pareil éloge, et j'en ressentais une grande joie parce que je me disais que ces louanges étaient sincères puisqu'elles n'étaient pas prononcées devant moi. Mais passons à autre chose.

À cette époque, outre l'agrément que je trouvais dans l'étude, une autre joie se présenta, quand mon père nous annonça qu'il comptait m'emmener de temps en temps, avec toute la famille, dans une de nos propriétés située à un mile de la ville. Pour une autre, ce bonheur pouvait sembler insignifiant, mais pour moi qui vivais toujours enfermée dans la maison, c'était une grande chose. Sortir de la maison deux fois par mois, faire un trajet d'un mile en voiture, passer une journée tout entière dans une belle campagne, représentait à mes yeux une joie bien plus grande que celle des dames qui fréquentent les bals et les théâtres. Qui pouvait être plus heureuse que moi ! J'avais une santé admirable, je pouvais étudier autant que je le désirais, j'étais portée par l'espoir de rejoindre le monastère de Venise, aucune passion ne venait me troubler ; source de joie et de douceur, je voyais grandir ma sœur et mon petit frère, et pouvais sortir<sup>39</sup> de la maison une ou deux fois par mois. Mon bonheur était vraiment très grand, oui très grand, et j'en avais conscience, bien que, au fur et à mesure qu'il grandissait, il ne parvenait pas recouvrir les vastes étendues de mon imagination.

.....

Vint alors le moment d'écrire et le tout premier des textes que je composai cette année-là me fut inspiré par un rêve que je fis sur la mort de mon frère<sup>40</sup>. Grâce à ce court texte, je réussis à dissiper pour quelque temps mon chagrin et trouvai un réconfort supplémentaire en me disant que si mes œuvres voyaient jamais le jour, le nom de mon petit Marinos adoré ne serait pas oublié. Par la suite, je composai un drame dont le titre est la « Justice Divine », puis une tragédie en italien que j'intitulai *Bruto Primo*, ainsi qu'une autre, toujours en italien, sous le titre *Il Tiranno Punito*, et enfin, en grec, une tragédie intitulée *Polycrite*. C'est à cette époque que me prit l'envie d'apprendre le français. Romantzas, mon maître, lisait et comprenait cette langue, mais pas davantage ; je me disais que faute de mieux c'est déjà beaucoup, et je commençai donc à prendre des leçons de français. Au début, la prononciation me sembla très difficile, mais au bout de quarante jours, j'avais appris à lire et comprenais

---

<sup>39</sup> On pourrait me dire : si tu aimais tant les escapades, comment pouvais-tu désirer aller vivre dans un monastère, d'où les femmes ne peuvent sortir ? Voilà ce que je répondrais : J'aimais tant sortir parce qu'à la maison où je me trouvais, en dehors de l'étude, je n'avais aucune autre source de réjouissance, mais que j'espérais trouver au monastère la compagnie d'autres femmes bien éduquées, une personne qui m'enseignerait la peinture, une autre la musique, et aussi un jardin, toutes choses qui présentent bien des joies pour une âme accablée de tristesse. (Note d'E.M.M.)

<sup>40</sup> La mort de son frère de huit ans, Marinos (note du fils d'Élisabeth Moutzan-Martinengou, Élisavétios Martinengos).

tout livre français qui pouvait tomber entre mes mains<sup>41</sup>. Deux mois à peine étaient passés depuis que j'avais commencé à apprendre cette langue, quand l'envie me prit d'écrire à mon père en français (à cette période, ayant fini après cinq ans son mandat d'Éparque, il était parti à Corfou), voulant donc, disais-je, écrire à mon père, l'envie me prit de lui écrire en français. Je lui écrivis alors ce petit billet, qui est le premier et le dernier texte que j'aie jamais écrit jusqu'à présent dans cette langue.

Monsieur mon cher père,

Je prends à vous écrire pour vous faire sentir notre tres-bonne santé et pour vous demander une grace, c'est de me envoyer deux dictionnaires, l'un français et italien, l'autre italien et français, parceque les dictionnaires que nous avons, je ne sai pas où soient. Pardonnez-moi, je vous prie, les erreurs de ma petite lettre, car ne sont pas encor duex mois après que j'ai commencé, à apprendre cette langue tres-admirable, pleine de douceur et de facilité.

Recevez donc les compliments de notre maison et donnez-moi votre benediction.

Votre ELISE.

24 Fr. 1823<sup>42</sup>.

Il me répondit au sujet des dictionnaires et me fit part de l'admiration qu'il avait ressentie en voyant que je lui écrivais en français et que j'avais de surcroît appris la langue si rapidement. Je lui renvoyai une réponse dans laquelle, après avoir évoqué la médaille par laquelle le roi d'Angleterre avait voulu l'honorer (il était *cavallierato*), je lui parlai d'autre chose et, ayant appris qu'il devait passer par l'Italie, avant de terminer ma lettre, je lui demandai s'il voulait bien s'occuper d'y trouver le monastère que je désirais tant. Mais il me faut revenir au récit de mon existence vouée aux lettres. Je recopiai d'une écriture élégante ce Rêve inspiré de la mort de mon frère, et le drame intitulé « La Justice Divine », et dédiai le premier à un cousin de ma grand-mère (le très noble chevalier de la Grand-Croix, Antonios Komoutos) et l'autre à son épouse. Je fis cela pour deux raisons : d'abord pour témoigner à ce vieil homme très honorable et si vertueux le respect que je lui vouais, et ensuite parce que je savais qu'il était très cultivé, était épris de vérité et offrait un modèle d'impartialité ; j'espérais ainsi trouver en lui un critique objectif de mes œuvres. Il les reçut de bonne grâce, ainsi que sa femme, m'assurant qu'il leur aurait réservé le même accueil et les mêmes honneurs s'il avait ignoré le nom de leur auteur et les avait trouvés par hasard. Pareil témoignage m'emplit de joie car je pensai que si mes textes plaisaient à une telle personne, ils devraient également plaire à toutes les autres.

---

<sup>41</sup> C'est bien vrai, j'ai appris le français, mais n'ayant eu pour professeur ni un Français ni une personne bien formée à cette langue, je crains d'avoir appris à parler avec une mauvaise prononciation, si bien que je n'oserais pas lire publiquement avant de m'être perfectionnée auprès de quelque professeur maîtrisant parfaitement cette langue. (Note d'E.M.M.)

<sup>42</sup> Le texte français d'origine est reproduit ici tel quel, avec ses erreurs. (N.d.T.)

Après avoir composé les quatre œuvres dont j'ai parlé plus haut, j'en écrivis deux autres, *Smerdis ou La fourberie punie* et *Numa*. Avec les premières chaleurs de l'été, j'arrêtai d'écrire des œuvres théâtrales (qui me demandaient beaucoup d'application) et passai mes heures d'étude à lire et à écrire des vers anacréontiques. J'ai oublié de signaler que l'année précédente, en cherchant dans notre bibliothèque un livre dont j'avais besoin, je j'avais découvert par hasard la *Phaonade* de Sappho<sup>43</sup>, traduite dans sa langue par un habile poète italien, que je lus sur-le-champ avec délectation ; cette lecture fit naître en moi l'envie dévorante de composer moi aussi de la poésie, et je me saisis dans l'instant de ma plume pour écrire une ode, selon le même mètre, dont je recopie ci-dessous deux strophes<sup>44</sup> pour donner un exemple de mes premiers vers. Je composai ensuite d'autres poèmes, sur des sujets moraux, dont l'un m'a été inspiré par la mort de mon frère adoré. Jusqu'à ce jour je ne fais pas grand cas de ces vers car je veux d'abord qu'ils soient soumis au jugement d'un lecteur qui ait lui-même écrit de la poésie et dont les vers aient été publiés et fassent l'objet d'une louange unanime.

Septembre approchant, avec la fin des chaleurs de l'été, je recommençai à écrire et composai *I Pastori amici*, une sorte de comédie, *Gli effetti della discordia*, une tragédie, *Camillo*, un drame, *Esther*, divine composition, et *Philargyros*, une comédie<sup>45</sup>.

Cette année-là, la mort m'a asséné un nouveau coup. Étant donné, comme je l'ai écrit plus haut, que Zante lui refusait l'entrée, le moine Théodossios Dimadis était parti vivre à Cythère, c'est-à-dire à Cerigo<sup>46</sup>, où il fut frappé par une maladie qui l'emporta en vingt jours, à l'âge de cinquante-huit ans. À sa mort, je fus accablée d'une grande tristesse non seulement à cause de sa perte, mais aussi parce qu'il m'était désormais impossible de lui exprimer en retour ma gratitude pour les bienfaits de son enseignement : tout le bien que je n'ai pu lui rendre, puisse le Père Céleste auprès de qui il s'en est allé le restituer à son âme ; je l'implore,

---

<sup>43</sup> C'est bien là le titre puisque le sujet en est Phaon, l'amant infidèle de la poétesse. (Note d'E.M.M.).

<sup>44</sup> LA PASTORELLA

La pastorella amabile  
Va per i prati e monti,  
Guida sue care pecore  
A cristallini fonti.

L'armento mira e godesi  
Sul duro sasso seide,  
L'amate agnelle annovera  
E con piacer le vede. etc.

Le texte original est en italien. Nous en donnons également la traduction en français. (N.d.T.)

LA BERGÈRE

La douce bergère  
Court dans les prés et sur les coteaux,  
Elle mène ses chères brebis  
À des sources cristallines.

Elle garde son troupeau  
Assise sur un rude rocher,  
Comptant ses agneaux  
Elle les regarde avec joie etc.

<sup>45</sup> *I Pastori amici* : *Les amis bergers* ; *Gli effetti della discordia* : *Les fruits de la discorde* ; *Philargyros* : *L'Avare*. (N.d.T.)

<sup>46</sup> Ancien nom vénitien de Cythère. (N.d.T.)

moi, l'indigne pécheresse, de tout mon cœur, de l'accueillir parmi les bienheureux de la Sainte Jérusalem Céleste. Mais revenons-en à mes activités littéraires. J'avais confié l'un des drames que j'avais composés à cette époque, *Camillo*, à mon précepteur Romantzas, pour qu'il le lise. À mon insu, il le fit lire à mon oncle Antonios Komoutos qui, un jour qu'il nous rendait visite, tandis que nous parlions littérature, me l'apprit, me fit comprendre que l'italien de la pièce laissait à désirer. J'en fus abasourdie. Comment était-ce possible, me dis-je, puisqu'il s'était extasié, l'année précédente, à la lecture de mon « Rêve » écrit en italien ? C'était bien moi qui avais écrit en italien ce « Rêve » l'année précédente, de même que j'avais composé ce drame. Comment se pouvait-il que le « Rêve » soit écrit dans une langue admirable et ce drame dans un italien effroyable ? Quelle tristesse ! Alors que je m'appliquais à améliorer mon écriture, ne faisais-je que régresser ? « Corbeau, comment vont tes petits ? Et le corbeau de répondre : par un mauvais tour du destin, ils ne font que noircir au lieu de blanchir ». Après réflexion, je finis par comprendre qu'un tel changement de style ne pouvait être dû qu'à mon envie d'imiter celui d'un ouvrage historique que j'avais lu alors par hasard. Malgré ces éclaircissements, je décidai de ne plus écrire en italien, avant de m'être imposé les efforts dont je vais vous parler. *Le Décaméron (il Decamerone)* de Boccace est la seule œuvre qui, depuis qu'elle a été composée jusqu'à aujourd'hui, est considérée comme un chef d'œuvre de la prose italienne. J'en ai donc lu les nouvelles (*novella*) les unes après les autres, avant de les apprendre par cœur puis de les réécrire sans regarder le livre. Boccace écrit des phrases très compliquées, mais je les ai comprises, d'abord parce que j'en ai observé les structures grammaticales, qui sont analysées dans la grammaire de l'abbé Corticelli<sup>47</sup>. En lisant cet éminent auteur, Boccace, je tirai grand plaisir de la douceur et de la grâce de son écriture, mais combien de fois mon visage n'a-t-il pas rougi de honte face à ces contes qui relatent les amours les plus impudiques qui soient ! Pourquoi une plume si délicate, si élégante, ne s'est-elle pas tournée vers des sujets moraux et des sujets divins ? Portés à notre oreille par le son si délicat de ses mots, avec quelle facilité les exemples moraux et divins toucheraient notre cœur ! Après avoir recopié bon nombre de ses contes, de la manière que je viens de décrire, j'en composai quatre, de mon invention, autour de sujets moraux, *Il padrone generoso – Pentuzio – I due amici – ed Ipomene*<sup>48</sup> – et, hormis le dernier, je les donnai à lire à mon oncle dont j'ai parlé plus haut, qui fut très satisfait de sa lecture. Cet hiver-là, je composai un drame que j'intitulai *Sésostris*, et deux comédies, avec pour titre *Bon Père* et *Marâtre*. En cinq ans, de la fin de l'année 1820 jusqu'en 1825, je composai vingt-deux œuvres théâtrales, avant de faire une pause.

Mais je dois raconter une autre épreuve qui, contre toute attente, m'accabla de tristesse. J'avais une cousine germaine, fille de la sœur de mon père, qui venait séjourner à la maison, ce qui nous valait, toutes deux réunies, de passer des jours pleins de joie et de bonheur. Elle avait épousé un homme de Céphalonie et l'avait suivi pour y vivre. Elle revint à Zante,

---

<sup>47</sup> Salvator Corticelli (1689-1758) composa une Grammaire de la langue toscane parue en 1745 (*Regole ed Osservazioni della lingua toscana ridotte a metodo per uso del seminario di Bologna da P. Salvatore Corticelli bolognese chierico regolare di S. Paolo*). (N.d.T.)

<sup>48</sup> *Il padrone generoso* : *Le généreux patron* ; *I due amici* : *Les deux amis*. (N.d.T.)

pensant pouvoir ainsi échapper à la mort à laquelle l'exposait le terrible chagrin provoqué par la perte de l'un de ses enfants, âgé de cinq ans. Deux semaines après son arrivée, elle mourut d'une hémorragie qui l'emporta en deux jours. À son arrivée à Zante, elle ne put venir me voir, pas plus que je ne pus lui rendre visite (notre maison étant la seule à respecter à l'extrême la vieille coutume de la réclusion des femmes), si bien que ma chère Anghéliki mourut sans que j'aie le plaisir de la revoir et de la serrer une dernière fois dans mes bras !

Au lever du jour, ma mère apprit sa mort mais, sans me la révéler, me dit seulement que les médecins la disaient condamnée. Dès l'annonce de cette nouvelle, mes plaintes et mes lamentations furent à leur comble. Me réfugiant seule dans une chambre, je me jetai sur un sofa, où, par moments, le sommeil venait soulager pour quelques instants mes yeux mouillés de larmes, mais au lieu de libérer mon esprit de la tristesse, il me représentait en songe le malheur que je pleurais tant. Las ! Mes rêves me transportaient au chevet de ma très chère à l'agonie. Je la voyais lutter contre la mort, je couvrais son visage de baisers et de larmes... Pourquoi ne pouvais-je pas être réellement à son chevet, pourquoi ne pouvais-je de la sorte libérer tout mon chagrin ? Même si je soupçonnais qu'elle était morte, je ne pus que redoubler de pleurs lorsque j'en eus la confirmation. Je passai cette journée entière à pleurer, sans rien vouloir manger, et le soir, lorsque je pris place à table, mes larmes coulaient dans mon assiette, pareilles à un torrent, je faisais tout mon possible pour les retenir, mais en vain. Je me jetai en pleurant sur mon lit et, pleurant toujours, je m'endormis. Au lever du jour, je me lève et m'habille, et trouve du réconfort à porter des vêtements de deuil, et à penser que moi aussi je devrais mourir bientôt. Combien d'amis, combien de parents, me dis-je, en seulement quelques jours ont suivi dans la tombe leurs parents, leurs amis, et qui sait si le destin ne me réserve pas un tel sort ? Pendant ces jours-là, l'idée de ma mort adoucissait mon chagrin, et par la suite, c'est le temps qui me permit d'aller mieux, lui qui guérit toutes les peines. Comment se pouvait-il que ce deuil ne me cause pas une tristesse pareille à celle que j'avais éprouvée à la mort de mon frère et qui hantait toujours mon esprit ? Pas une nuit sans que je le voie dans mon sommeil.

Deux mois plus tard, nous avons appris que mon frère Nicolas avait quitté Paris pour l'Italie et s'était rendu à Livourne où se trouvait notre père ; cette nouvelle me réjouit grandement (comme toute la famille d'ailleurs), parce que je pensais que mon père, dont la séparation et l'éloignement faisaient tant souffrir mon cœur, ne pouvant plus prétexter devoir l'attendre, allait rentrer avec lui. Voilà ce que j'imaginai, à juste titre, mais mon espoir, hélas, fut trompé ! Lecteur, imagine quelles furent mon amertume, mon indignation, ma tristesse, quand les lettres adressées par mon père à mon oncle m'apprirent qu'il n'avait nulle intention de rentrer ! Si je puis le dire ainsi, je cessai de m'intéresser à quoi que ce soit d'autre : je ne voyais rien d'autre que trois femmes (en comptant ma mère et ma sœur) en proie à la tristesse, sans aucune distraction, sans voir rien d'autre qu'un père qui négligeait totalement ses devoirs paternels, rien d'autre qu'un homme, très cher à mon cœur, qui n'avait ni père ni mère pour le rappeler à l'ordre. Quel orateur trouver pour plaider la cause de ces femmes infortunées ? Quelle personne respectable trouver pour rappeler ses devoirs à ce père que j'aimais tant, et



lui faire reconnaître ses torts ? Hélas ! Dans cette maison où l'on me tient enfermée, je n'ai personne, je ne connais personne !... Que puis-je faire ? Laisser tels quels les maux qui me touchent, sans rien tenter pour les guérir ? Ah, ça non ! Jamais ! Après mûres réflexions, je me saisis de ma plume pour lui écrire la lettre la plus pathétique, mais aussi la plus libre et la plus ardente qu'une fille ait jamais écrite à son père.

Je souhaitais ne pas révéler aux générations futures les tribulations où me plongea l'attitude de mon père, mais je ne puis faire autrement, puisque j'ai décidé de ne rien cacher des circonstances de ma vie et d'implorer tous les pères de ne pas préférer leur intérêt à celui de leurs enfants. À tous les pères, je vous en conjure, aimez, aimez vos enfants, assurez-vous toujours qu'ils puissent vivre heureux, puisque, sans qu'ils aient rien demandé, vous leur avez donné la vie, de votre propre chef. Si ce sont des filles, vous devez les aimer plus encore. Nous les pauvres femmes que la Nature a fait naître plus sensibles, la coutume nous condamne à être soumises à nos pères, parce que ce sont des hommes, et nous en estimons davantage l'amour paternel, et plus encore nous veillons à nous soumettre à leur autorité. D'un autre côté, parce que ce sont des filles, vous vous devez de les aimer plus encore, parce que, confinées qu'elles sont au foyer (je parle des femmes de ma patrie), elles ont davantage besoin de vos attentions paternelles. Après avoir rédigé ma lettre (j'ai voulu la recopier ici mais je n'en ai pas le cœur), je l'adressai à mon père à Livourne. Il m'envoya sa réponse dans laquelle il se dit sensible à ma liberté de parole, à la crainte que je lui inspirais et à mes efforts pour éveiller sa compassion ; apparemment sensible, dis-je, mais loin de le démontrer par ses actes (par exemple en rentrant sur-le-champ auprès de sa famille), il entreprit de faire le tour de l'Italie en compagnie de son fils. Après un séjour de plus de deux ans à Bologne et en Toscane, combien d'années lui faudrait-il pour visiter Rome et Naples ? Je fus très affectée par cette pensée, si bien que je lui écrivis une autre lettre (en réponse à la sienne), traversée elle aussi d'un esprit de liberté, mais sans être aussi terrible que la première. Deux mois plus tard, j'en reçois une que mon frère m'avait écrite sur l'ordre de mon père, en réponse à celle que je lui avais déjà envoyée. Il m'informait qu'ils comptaient bientôt rentrer, que mon père avait été malade mais que désormais il se portait mieux. Cette nouvelle me fit sur-le-champ oublier le chagrin et le trouble que mon père m'avait causés, et l'amour filial que je lui vouais auparavant submergea de nouveau mon cœur. Non, ce n'était pas un mauvais homme, il aimait ses enfants, mais l'attention qu'il portait au service de sa patrie et la mélancolie qui l'accompagnait toujours, l'empêchaient (maintenant que j'y réfléchis) de ressentir ce vif attachement que chaque parent ressent naturellement pour ses enfants. Avec affection et tendresse, j'écris donc à mon frère de prendre soin de notre père, autant que possible, et le prie de le servir aussi bien que je l'aurais fait moi-même si je pouvais être à ses côtés. Mais passons à autre chose.

Dans les pages précédentes, j'ai dit avoir abordé la question du monastère dans une des lettres adressées à mon père : il m'avait répondu qu'il s'en occupait mais il n'en touchait mot dans son dernier courrier, si bien que je compris qu'il me serait très difficile d'obtenir quelque chose dont aucun de mes proches ne voulait. C'est alors que j'eus l'idée d'un autre lieu où

passer cette vie de vertu et de félicité que pourrait m'offrir le couvent que j'appelais de mes vœux. À un mile de la ville, nous possédons (je l'ai mentionné ailleurs) un domaine pourvu d'une maison et d'une église jouissant d'une situation très agréable et charmante, où, dès leur retour, je pensais demander à mon père et à mon frère, ainsi qu'à ma mère et à mon oncle, de me laisser m'installer pour y trouver le calme, en me permettant d'avoir à mon service une ou deux servantes et en me laissant aménager cette demeure selon mon désir. À partir du moment où cette idée me traversa l'esprit, je la croyais déjà réalisée, chassant tout autre projet et dominant entièrement ma pensée. Une maison spacieuse, joliment décorée, une bonne bibliothèque, une église tout à côté, une plaine pour s'y promener, la possibilité de voir ma famille aussi souvent que je le voudrais, un calme absolu, nul risque de faux, l'espoir de me rendre utile à l'humanité par l'étude, toutes ces pensées m'emplissaient vraiment d'une immense joie et adoucissaient l'amère douleur que me valait l'absence de mon père et de mon frère. À cette période m'est venue l'envie d'écrire un ouvrage d'économie, je me suis donc mise à l'écrire et en trois mois je l'avais terminé. Jamais je n'avais lu d'ouvrage d'économie si bien que le style que j'y adopte est une pure invention personnelle et, étant donné que je n'avais jamais lu d'ouvrage semblable et ne connaissais rien à cette science, c'était comme si j'étais la première à le faire.

Le 24 mai 1826, mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans le diacre Vassilios Romantzas, l'un des plus honorables, des plus justes, des plus pieux de tous les hommes les plus vertueux de Zante. Nous le connaissions depuis sept ans, et il s'était toujours montré d'un caractère égal à celui qu'il avait manifesté lors de notre première rencontre. Ce vénérable vieil homme éprouvait pour notre maison une immense affection, y venant chaque jour sans que jamais le trajet ne lui pèse ; dépourvu de cupidité, il était mû par le seul désir de m'instruire et fut, je crois, comblé de me voir progresser, me couvrant de louanges et de bénédictions quand je lui confiais l'une des œuvres de ma composition. Hélas ! Je trouvais parfois ennuyeux cet homme de vertu et d'exception, parce qu'il aimait toujours à me raconter les mêmes anecdotes de sa vie, encore et encore, et aussi parce qu'il me louait plus que de raison. Durant les sept années où il fut mon précepteur, j'ai traduit en entier l'*Odyssée* d'Homère et des extraits d'autres célèbres auteurs grecs anciens, j'ai lu avec lui la logique, j'ai commencé à étudier la géométrie et le latin, mais peut-être n'étais-je pas faite pour ces matières, ou n'a-t-il pas su me les enseigner, je n'y ai fait aucun progrès.

Bien qu'il soit mort en parfait chrétien et bienheureux, sa perte m'attrista profondément, tout comme ma famille, mais par la grâce de sa bénédiction nous apprîmes le jour même que mon père et mon frère étaient arrivés à Corfou. Cette nouvelle eut l'effet d'un antidote à notre peine, comme aux précédentes, plus terribles encore, qui nous avaient éprouvés, et le jour suivant nous reçûmes d'eux une lettre nous confirmant leur retour : quatre jours plus tard, leur arrivée nous remplit d'allégresse. Je fus alors comblée d'une joie telle que j'ai peine à la décrire. Mais hélas ! cette joie se mua aussitôt en chagrin lorsqu'à leur arrivée nous comprîmes que mon père était en proie à une mélancolie si profonde qu'il tenait des propos pleins de confusion. D'après mon frère, cela était dû à la maladie qui l'avait frappé en février

dernier. Bien entendu, lors de leur séjour en Italie, mon frère avait appris par mon père que je désirais vivre retirée dans un monastère, il commença par me taquiner à ce sujet puis entreprit de me convaincre de renoncer à mon projet et de me résoudre à me marier, mais plus il insistait, plus je m'affermis dans mon idée. J'étais effrayée par tous les malheurs qui frappent les femmes mariées, mais plus que tout, j'avais une grande peur d'épouser l'un de ces hommes qui considèrent leur épouse comme une esclave et la tiennent pour une mauvaise femme quand elle n'accepte pas de se comporter comme telle.

Devant la vive opposition que manifestait mon frère à mon idée de vivre dans un couvent, je lui annonçai ainsi qu'à mon oncle mon intention d'aller trouver le calme dans notre propriété, intention que j'ai mentionnée plus haut. Tous deux trouvèrent cette idée désastreuse, ce qui me plongea dans la pire détresse qu'on puisse imaginer. Impossible d'aller vivre au calme, puisque ma famille s'y opposait, impossible de me marier, puisque je m'y refusais : il me faudrait donc vivre à jamais dans cette maison. À jamais dans cette maison ! Ah ! cette idée me terrifiait : décidément, c'était bien clair, cette maison voulait me conduire à une mort rapide et cruelle. Enfermée nuit et jour, sans même pouvoir me rendre à l'église, ni me promener, sans la moindre petite distraction, sans plus aucun espoir de changer de vie, sans entendre d'autre voix que celle de mon père (puisque mon frère et mon oncle ne s'adressaient que très peu, voire pas du tout, à nous autres femmes) qui ne faisait que répéter les mots les plus tristes et les plus mélancoliques jamais prononcés, tout cela me plongeait dans une tristesse et une angoisse extrêmes, qui assurément allaient me précipiter dans la tombe. Eh quoi ? me disais-je, je vais mourir, et mourir sans avoir accompli quelque chose de bien ? Sans mener à bien ce pour quoi Dieu envoie l'homme sur terre ? Pauvre Élixa ! Où est à présent cette vie toute de bonheur et de vertu que tu t'étais imaginée ? Et vous, mes malheureux écrits, vous que j'aimais et à qui je voulais tout le bien qu'une mère aimante veut à ses enfants, êtes-vous condamnés, enfermés que vous êtes, à engraisser les vers ou à être livrés un jour par mon frère à ses domestiques qui vous mettront en pièces pour les besoins de la cuisine ? Moi je me meurs, mais combien ma mort me serait moins triste si je pouvais vous confier à une personne instruite capable d'estimer plutôt que mépriser les œuvres de l'esprit ! Je ruminais toutes ces pensées quand une réflexion me vint : « L'homme doit tout faire pour préserver sa vie ainsi que tout ce qu'il aime autant que sa propre vie ». Tout bien réfléchi, le seul moyen que je trouvais était de tenter seule ce que je demandais aux autres, à savoir passer en Italie, à l'insu de tous. Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'en 1826, il n'était pas nécessaire pour quitter le pays de rendre aux autorités autant de comptes qu'aujourd'hui, et partir de Zante était par conséquent bien plus facile qu'à présent. Par ailleurs, ma vie de recluse faisait que personne ne me connaissait et je décidai donc de partir (hélas, à quelles extrémités m'ont poussée mon malheur et mon imagination débridée !), partir un soir de la maison, pour me rendre chez des femmes des Zagoria qui habitaient dans le quartier, et de là, obtenir des autorités un laissez-passer et, en empruntant le bateau à vapeur<sup>49</sup>, passer à Corfou, puis à Ancône.

---

<sup>49</sup> En italien dans le texte : « bastimento a vapore ». (N.d.T.)

Que diront les gens en apprenant que j'ai disparu de la maison ? Cela m'est bien égal. Ma conscience est pure, je n'abandonne pas mes parents, je n'entreprends pas une telle action inhumaine pour suivre un amant, mais bien contre mon gré, pour fuir une mort certaine, et mettre à profit l'esprit de raison que Dieu tout puissant a bien voulu m'offrir. Et ce fut le jour d'arrivée du bateau... Hélas ! je pars, mais comment te quitter, mère, comment te quitter, toi que j'estime et que j'aime, plus pour l'éducation que pour la vie que tu m'as donnée ? Comment te quitter, toi de qui j'ai appris la morale avant même de l'apprendre dans les livres ? Ah ! mère, ma très douce mère, dois-je ainsi t'abandonner, et t'abandonner pour toujours ?... Quand l'heure de ta mort sera venue, je ne serai pas près de toi, je ne pourrai pas t'assister dans ton agonie, me tenir à ton chevet, je ne pourrai pas baigner de mes larmes ta noble dépouille ? Et que te dire, à toi, ma très douce Maria ?... Oh, ma sœur, ma seule distraction, ma seule consolation ! Dois-je abandonner à jamais tes beaux yeux, ton doux visage, ta bouche délicate ?... Mon Ange, comment t'abandonner ! Je le jure sur l'honneur, comme nous l'a enseigné notre mère : je préférerais rester ici et y mourir si ma mort pouvait avoir quelque utilité pour notre maison, mais puisqu'il n'en est pas ainsi, je suis bien décidée à lui échapper.

Le soir arriva enfin : j'avais à l'avance mis dans un panier tous mes écrits et quelques thalers (que mes parents m'avaient donnés pour mes étrennes, *buona mano* [sic]), sur lesquels j'avais déposé quelques vêtements indispensables... Ô Maîtresse du monde, reine des anges, mère de mon créateur, je m'en remets à toi entièrement à présent, garde-moi, protège-moi de tous les périls, guide-moi sur le chemin de la vérité. Moi qui agis pour fuir la mort, je veux que tu voies avec quel courage je ferai face, s'il m'arrivait par aventure (que Dieu m'en préserve) de craindre pour mon honneur.

Résolument déterminée, j'enfile une robe noire ordinaire, me couvre d'un foulard quelconque, me saisis de mon panier, dont j'ai déjà parlé, et me glisse hors de la maison à l'insu de tous. Chose étrange ! Depuis le jour de ma naissance, jamais je n'étais sortie seule de la maison, et même si, en grandissant, je l'avais fait en quelques rares occasions, et toujours accompagnée de mes parents, même s'il y avait quatre ans que je n'avais pas franchi le seuil (hormis une ou deux fois l'an, de nuit, pour aller communier à une église voisine), même si cela faisait quatre années entières, dis-je, que je n'étais pas sortie de la maison, je n'eus pas du tout peur en me retrouvant seule dans la rue ; je croisai des passants et je me dis que les jeunes gens n'avaient nullement le pas plus sûr ni plus rapide que le mien. J'arrivai à la maison des femmes des Zagoria, je montai, je frappai et elles m'invitèrent à entrer. J'y trouvai deux femmes, l'une jeune et l'autre d'un âge moyen, et leur demandai si je pouvais passer la nuit chez elles, mais la plus jeune me répondit sur un ton agressif qu'il n'y avait pas la place. Une telle réponse me déconcerta, mais je me forçai une fois encore à me montrer audacieuse et, commençant à lui raconter des histoires que j'avais inventées à l'avance, je lui dis que, n'ayant plus de parents, j'avais été élevée par une brave femme qui m'avait recueillie chez elle. À sa mort, ne supportant plus la tyrannie de son mari, j'avais décidé de me sauver en cachette et de passer à Corfou, où vivait l'une de ses sœurs qui m'aimait beaucoup et dont

j'étais certaine qu'elle voudrait bien s'occuper de moi comme de sa fille, et qu'enfin j'étais venue trouver refuge chez elles, parce qu'elles étaient inconnues et qu'il ne pourrait pas me retrouver. Je commençai, dis-je, à raconter ces histoires de mon invention, mais elle répéta que leur maison était petite et qu'il n'y avait pas la place pour moi, que je ne pouvais pas rester. Comprenant que je ne parviendrais pas à mes fins, je les quitte et reprends la route par laquelle je suis arrivée. Près de chez moi, je croise deux femmes de basse condition et leur demande d'où elles viennent, c'est-à-dire de quel quartier, et ces dernières me répondent en se moquant de moi. L'une d'elles dit enfin : « On l'aura envoyée faire une course et la malheureuse s'est perdue en route. Viens avec nous, ma petite, avant que quelqu'un ne t'enlève ! » Je ne répondis pas et elles s'éloignèrent. Je voyais à présent devant moi notre maison que je regardais avec le même chagrin qu'Adam et Ève le Paradis. Je n'avais pas trouvé meilleure solution que d'y revenir, mais la porte était peut-être fermée... Hélas, que dire au domestique ? Que pensera-t-il de moi quand je frapperai et qu'il viendra m'ouvrir la porte ? Oh, quel malheur, quelle infortune ! Littéralement enfermée dans la maison, j'avais autrefois l'estime générale, mais à présent, je me trouverai non seulement enfermée mais de plus méprisée de tous. Chacun peut se figurer dans quelle situation misérable et pitoyable je me retrouvai, mais c'était comme si une main chaleureuse me réchauffait le cœur, l'empêchant de trembler ou de se glacer. Je décide pour finir de rentrer, m'approche du seuil de la maison, entre et gravis l'escalier. Dieu soit loué ! Louée soit la Sainte Vierge ! La porte que j'avais ouverte et que je craignais de trouver close était telle que je l'avais laissée, bien ouverte. J'entre donc et la referme à la hâte, regarde de-ci de-là si personne n'arrive, pas âme qui vive. Je récupère le billet que j'avais laissé, sur lequel j'avais indiqué, pour qu'on ne me retrouve pas, que j'étais partie vivre chez une dame de la noblesse afin de les contraindre à satisfaire mon désir (puis je le réduisis en miettes et le fis disparaître, puisque désormais il ne servait plus à rien). Comme je m'apprêtais à monter l'escalier qui mène au premier étage, je croisai un domestique, mais même mon panier sous le bras, je ne m'en inquiétai nullement, notre rencontre s'étant faite dans la maison et non à l'entrée. Je monte et entre dans ma chambre. La marche hâtive, la chaleur de l'été (c'était le 11 août), la peine que m'avait valu de porter ce panier rempli de vêtements, m'avaient fait transpirer à grosses gouttes et avaient tant éprouvé mon corps que, à bout de force, je me déshabille, change de chemise et me jette sur mon lit. À cet instant, la joie de n'avoir pas été démasquée chassa ma peine et mon angoisse, ma maison et ma famille chérie recouvrèrent mon estime. Quand ma mère et ma sœur entrèrent dans ma chambre, j'eus envie de les serrer dans mes bras, de les embrasser, mais ce n'était pas possible puisqu'elles allaient me demander le pourquoi de ces embrassades et de ces baisers. Me voyant au lit, ma mère prend peur, commence à me poser des questions, à me demander ce que j'ai, ce que je ressens ; je l'assure que je n'ai rien et, une fois reposée, je m'habille, je vais dîner, et à dire vrai, j'allais très bien. Mais, cher lecteur, ô combien je dois remercier la miséricorde et l'infinie bonté de Dieu, qui m'a libérée de l'erreur dans laquelle m'avait poussée le désespoir, me faisant croire que je pourrais voyager seule ; il m'a ramenée à la maison sans que personne n'en sache rien, à part Lui et moi ! Ne crois pas, cher

lecteur, que Dieu m'a rendu cette grâce pour mes vertus, puisque, enfermée sans disposer d'aucun pouvoir, quelle bonne action, quelle action vertueuse aurais-je pu accomplir ? Il est vrai que depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours été très charitable et désireuse de faire le bien, mais c'était par disposition naturelle, et le mérite n'en revient pas à moi, mais à Lui, le Seigneur de ce monde qui m'a créée.

Mais, me dira-t-on, comment pensais-je subvenir à mes besoins si mon projet avait réussi ? Ce à quoi je répons : si j'avais réussi à quitter Zante et à gagner Corfou comme je le voulais, je me serais proposée comme domestique dans quelque famille honorable chez qui j'aurais pu rester le temps de trouver une personne de qualité pour m'accompagner dans ma traversée vers Venise, où habitent trois femmes de ma famille qui ne me connaissent pas. Je pensais me rendre chez l'une d'elles, dont le fils est marié et a des enfants et, sans lui révéler mon identité, trouver chez elle une place de domestique pour y rester, inconnue, jusqu'à ce qu'elle découvre qui je suis grâce aux explications que j'allais écrire sur la rude épreuve (je veux dire ma fugue) à laquelle le désespoir m'avait poussée.

Dans l'Europe tout entière les femmes ont leur liberté, et la coutume barbare de Zante, qui tient les filles enfermées, est haïe de tous : aussi pensai-je à juste titre qu'à Venise, comme dans tous les autres pays, on aurait de la sympathie pour mes droits. À vrai dire, je pensais que Zante les aurait rejetés<sup>50</sup> ; mais que représente Zante face à l'Europe ? D'un autre côté, je n'avais cure des reproches éventuels puisque c'était à cause de ces coutumes barbares que j'avais été contrainte de m'engager dans une entreprise aussi détestable.

Ainsi, après avoir fait connaître à mes parents, par écrit, les détails de ma fuite et leur avoir révélé où je me trouvais, je comptais leur demander une rente mensuelle et, une fois leur accord obtenu, j'avais dans l'idée de les prier de me laisser entrer dans un bon monastère occidental (il n'y en a pas de rite oriental là-bas), avec l'autorisation de me laisser sortir deux ou trois fois par an pour me rendre dans une maison et, de là, à l'église de Saint Georges, pour le salut de mon âme. Si j'avais obtenu de leur part une telle autorisation, j'aurais rejoint le monastère dont j'ai déjà parlé et, dans le cas contraire, je serais restée vivre chez ma cousine ; si cette dernière n'avait pas voulu de moi, j'aurais loué une ou deux chambres dans une maison quelconque, habitée par des dames jouissant d'une réputation respectable. Une fois trouvée une demeure à mon goût, je pensais commencer une vie conforme aux règles de ma religion, obéissant à la noblesse de mon rang, et en outre fidèle à mon profond désir de cultiver mon esprit, à savoir me rendre à Saint Georges, suivre la liturgie et les autres cérémonies. Non seulement je voulais me soustraire à toute forme de péché, mais en outre ne laisser planer aucun doute à ce sujet : c'est pourquoi je pensais éviter toute rencontre, toute fréquentation, ne jamais sortir de la maison en dehors des heures convenues, me promener dans de petites rues avec quelque dame honorable de ma connaissance. Pour ce qui est de l'étude et de cultiver mon esprit, je pensais prendre pour précepteur une femme ou un homme âgé, je ne voulais pas d'un homme jeune puisque, je l'ai dit plus haut, j'avais bien l'intention

---

<sup>50</sup> Mais non l'ensemble de l'île, puisque à l'exception de notre maison et de quelques autres seulement, tous avaient pris en ce domaine le même chemin que l'Italie et les autres pays d'Europe. (Note d'E.M.M.)

non seulement d'éviter le péché, mais aussi d'échapper à tout soupçon. Voici ce que je désirais apprendre : la belle poésie, la musique, le dessin. Dans cette dernière discipline, j'étais certaine de faire très vite des miracles, parce que sans même qu'on m'ait jamais appris et sans avoir jamais lu un seul livre sur le sujet, j'étais habile et capable de reproduire des images, de beaux palais, des vergers et autres sujets que personne n'aurait pris pour des copies, mais pour des originaux. Quant à mes écrits, je comptais les soumettre aux critiques les plus avertis et ensuite, s'ils plaisaient au public des théâtres, les faire imprimer.

Désormais certaine que je ne pourrais entreprendre ce voyage seule, je commençai à presser ma mère d'écrire une lettre à notre cousine de Venise pour la prier de me trouver un bon monastère. Ma mère le rapporta à mon frère, qui me dit pour commencer qu'il nous fallait plutôt écrire à ce sujet à notre cousin Kyvéto, qui habitait Venise lui aussi ; il me demanda ensuite d'écrire la lettre avant de la lui confier pour qu'il la poste lui-même. À ces paroles, j'eus peur qu'il ne me dupe en récupérant la lettre pour ne jamais l'envoyer, tout en m'affirmant le contraire, craignant de me retrouver à attendre impatientement, mais en vain, la réponse de notre cousin Kyvéto. Poussée par cette crainte et ce doute, je m'enhardis à écrire une lettre à notre cousin au nom de ma mère, dans laquelle je lui parlai du monastère ; je l'envoyai par la poste à l'insu de tous afin que personne ne m'en empêche. Ma lettre postée, ma mère l'apprit et, contrariée, le révéla à mon frère et à mon oncle qui s'en offensèrent et envoyèrent quelqu'un la récupérer, mais en vain puisqu'elle était déjà partie. Comprenant que les membres de ma famille n'avaient pas changé d'avis et que, sans leur accord, je ne pouvais rien faire, je leur dis que je renonçais à mon désir de vivre dans un monastère, non qu'il s'agisse d'une mauvaise idée, mais parce que j'avais compris que je ne pourrais jamais le réaliser, et que j'étais prête à accepter le mari qu'ils voudraient me donner, quel qu'il soit.

Ici à Zante, il est très difficile de trouver un époux bien né et riche puisque les maisons nobles et fortunées doivent marier toutes leurs filles et que parmi leurs garçons, elles n'en marient guère qu'un seul, voire aucun. Ma malheureuse mère comprit alors, comme le reste de la famille, qu'il était difficile, pour ne pas dire impossible, de me trouver un digne prétendant à devenir mon époux. Après cinq ou six mois dans cet embarras, craignant qu'ils ne m'imposent pour mari un homme insignifiant, j'évoquai de nouveau la question du monastère, arguant qu'il était préférable pour moi de rejoindre un couvent en Italie plutôt que de prendre pour époux un homme de rang inférieur ; mais ma mère, et avec elle toute la famille, ne voulait rien entendre à ce sujet, malgré le manque évident de prétendants. Mon Dieu ! cette impasse me plongea alors dans un désespoir tel que je ne le souhaite à personne ! Je me disais : puisqu'on ne me trouvait aucun mari, et qu'on ne me laissait pas rejoindre un monastère, il me faudrait vivre à jamais dans ma famille, or, ici, à Zante, une fille non mariée se retrouve dans sa propre maison comme en prison. Mais l'idée de cette réclusion dans la maison m'était insupportable, lorsque je songais que mes écrits eux aussi demeureraient enfermés et que je ne pourrais jamais enrichir mon esprit par l'étude au-delà de ce que j'avais déjà fait. Mon chagrin était tel que je me négligeais, je ne me coiffais plus, je ne me lavais plus, je ne mangeais plus, je ne voulais plus parler ni qu'on me parle et, gardant le lit, le

regard fixe, l'ombre de la mort commença à voiler mon visage. Effrayée, ma mère m'apporta un bol de bouillon qu'elle tenta de me forcer à boire. Je lui dis alors : « Ah ! mère, je me meurs, je me meurs parce que vous ne voulez pas satisfaire ma noble requête ! » Et elle me répondit : « Ah ! ma fille, l'idée de te perdre, après t'avoir fait grandir jusqu'à aujourd'hui, me remplit d'amertume, et ce chagrin causera ma mort, mais malgré tout, je ne peux t'accorder ce que tu demandes. » Sans aucun doute, si je devais avoir des enfants et me trouver dans une telle situation, jamais je ne ferais pareille réponse. Le choix de la mort ne doit s'imposer que pour qui va à l'encontre de la loi divine, mais jamais pour des actes qui, bien que dérogeant à l'usage courant, ne sont ni des péchés ni contraires à l'honneur. Mais revenons-en aux faits. Ma mère me prodigua mille paroles de consolation... Hélas, ma très douce mère, objet le plus cher et le plus vénérable que j'aie jamais eu sur terre, tu m'apparais vraiment comme l'être le meilleur, le plus généreux dans l'immensité des cieux. Sa présence à mes côtés réchauffa mon cœur d'un certain espoir et chassa la mélancolie qui s'était emparée de moi. Entre-temps, en 1828, mourut le comte Iakovos Logothétis, frère de la mère de mon père, c'est-à-dire frère de ma grand-mère, qui, n'ayant pas eu d'enfants, légua tous ses biens aux fils de sa sœur, et c'est ainsi que la maison des Moutzan devint l'une des plus riches de l'île. Je fus très attristée par la perte de ce vieil oncle, vénérable et bon, qui m'aimait tant et se réjouissait de mes succès littéraires, je fus très attristée, dis-je, mais trouvai un rapide réconfort en pensant qu'un vieillard de quatre-vingt-treize ans ne pouvait vivre davantage, et que c'était pour lui un grand bonheur de mourir sans avoir à souffrir les épreuves que le grand âge apporte avec lui. Voyant le temps passer sans que l'on me trouve de mari, mon oncle Antonios Moutsas<sup>51</sup> suggéra à mon père, qui s'était bien remis de son état mélancolique, de partir en Italie avec toute sa famille, c'est-à-dire ma mère, mon frère, moi-même et ma sœur Marie qui était elle aussi en âge de se marier, pour nous trouver des époux. Mon père me rapporta la proposition de mon oncle. J'ignore, cher lecteur, comment je n'ai pas succombé à ma joie en entendant ces mots, mon cœur se mit à battre si fort que je me demande comment j'ai pu échapper à la mort. Immédiatement je me pris à rêver à différents endroits d'Italie et me mis à imaginer les progrès que je pourrais y faire dans les arts et les sciences, peu décidée que j'étais à me marier. Car je ne concevais d'épouser qu'un homme dont j'apprécie les manières et, si ce n'était pas le cas, célibataire, je resterais vivre en Italie dans la famille de ma sœur, après son mariage, et mes parents rentreraient à Zante. Ce voyage devait vraiment avoir lieu, mais cela demeurerait impossible tant que mon père n'était pas totalement rétabli de cette terrible mélancolie qui l'empêchait de gérer les affaires familiales. Après quelque temps, on trouva pour moi un homme très convenable qui semblait tenir en grande estime notre mode de vie, mais j'ignore en raison de quelles obligations familiales il n'accepta pas de s'engager formellement, mais repoussa l'échéance ; et après seize mois, il prit contact avec l'homme qui servait d'intermédiaire entre les deux familles. Il le pria d'annoncer à mes parents qu'il était prêt à s'engager, s'ils voulaient toujours de lui pour gendre, après tous ces contretemps. Mes

---

<sup>51</sup> Sur la différence apparente de patronyme entre Moutzas, Moutzan et Moutza ou Martinengos et Martinengou, voir note 9 de l'introduction. (N.d.T.)



parents et mon oncle, face au manque cruel de partis, eu égard à ses qualités, et devant la grande humilité dont il faisait preuve, acceptèrent avec joie. On lui présenta donc la dot qui n'était pas insignifiante mais lui parut trop faible, si bien qu'il en réclama davantage et selon son bon vouloir. Cela fit très mauvaise impression chez nous, moins que l'on redoutât de déboursier une dot plus importante que par crainte que ce notable ne soit réellement cupide (telle était sa réputation), ne s'intéresse à rien d'autre qu'aux biens matériels et n'ait cure des vertus. Malgré tout, en raison du manque de maris potentiels et de la civilité qu'il avait montrée dans les tractations au sujet de la dot, ils finirent par trouver avec lui un accord, mais là encore j'ignore pour quelles raisons personnelles il laissa l'affaire en suspens pendant quatre mois. Non seulement je ne connaissais pas du tout cet homme, mais je n'avais aucune idée de son aspect physique, et pourtant je désirais ardemment avoir la chance de l'épouser pour ses qualités. Mais devant ses atermoiements qui différaient le mariage et son insistance à obtenir une dot considérable, mon cœur se mit à le haïr et je ne voulais plus entendre ne fût-ce que son nom : je devins comme une bête enragée quand ma mère m'apprit que l'accord avait été scellé, mais je me calmai à la pensée que je pourrais refuser de l'épouser si entre-temps je découvrais en lui des aspects déplaisants. Une fois l'accord conclu, il commença à fréquenter ma famille et les gens de notre maison, qui m'informèrent sur son caractère... Le ciel en soit loué ! Cet homme que j'allais épouser correspondait à mes attentes, mais il me faut le décrire. Il a plus de quarante ans (ce qui me convient puisque je suis âgée de vingt-huit ans et dix mois, presque vingt-neuf), il est grand, mince, d'une belle carrure, ses traits ne sont ni beaux, ni laids, il a les cheveux bruns et le teint mat. Ses mœurs sont des meilleures, il manifeste un respect infini à ses parents (qui sont morts à présent), il se tient loin des mauvaises fréquentations, n'a jamais nui à quiconque, entretient des liens affectueux avec tous ses parents et amis, se montre d'une grande humilité avec tous, sans jamais s'abaisser, il est bon, calme, doux, discret et sage ; certes il a commis un ou deux faux pas dans sa jeunesse, mais il faut l'en pardonner car je pense qu'il ne l'aurait pas fait si sa mère, ou quelque autre raison familiale, ne l'avait empêché de se marier ; il est affable dans son comportement et sa conversation, tous ceux qui le connaissent le louent et font ses éloges, mais les plus fiables sont ses domestiques avec lesquels il se conduit comme un père avec ses enfants. Il n'est pas très instruit, mais il connaît bien l'agriculture qui est la mère de toutes les sciences et se révèle très utile à tous les propriétaires terriens. Il vit avec mesure et sobriété et, évitant les dépenses superflues, réserve son argent aux choses utiles. Pour finir, il s'appelle Nicolaos, de la lignée des Martinengos, assez riche, d'un sang des plus nobles, mais avant tout je me réjouis de sa piété, maintenant qu'il s'apprête à m'épouser, il dit qu'il doit se confesser et recevoir la Sainte Communion, devoirs que négligent malheureusement la plupart des nobles de Zante. En plus de toutes ces qualités, je perçois en lui deux autres attraits, le respect et l'amour qu'il porte à ma maison et à moi, sans même m'avoir jamais vue. Le mariage se parachève ces jours-ci (au bout de dix mois) et je devrais être la plus heureuse du monde pour avoir connu un tel destin par la grâce de Dieu ; mais après tant de chagrins, y compris ceux qu'il m'a causés en retardant notre union et par son avidité concernant la dot, mon cœur n'est plus capable de

ressentir la joie et je me contente de le sentir calme et impassible, comme je le sens depuis que le mariage a été décidé.

Aujourd'hui, 26 juin 1831, j'achève le récit d'une partie de ma vie et je souhaite écrire la suite quand je serai vieille (si jamais je parviens à vivre jusque-là), où je dirai si l'homme que j'épouse est aussi vertueux qu'on le dit.

Je n'ai pas eu le temps de relire cet écrit pour le corriger et je crains qu'il ne comporte beaucoup de fautes.

## Textes complémentaires

### 1- Prologue, « Ma Mère » et épilogue par Élisavétios Martinengos, fils d'Élisabeth Moutzan-Martinengou

#### Prologue

La toute première et la plus sacrée des raisons pour laquelle j'ai décidé de publier ce petit livre est mon désir de faire mieux connaître à notre patrie mon inoubliable et incomparable mère. La seule fierté de mon existence, le seul trésor que je possède, la relique la plus sacrée de ma vie, est que je dois ma naissance à Élisabeth Moutzan, épouse de mon père Nicolaos Martinengos. Ô mère inestimable, quel désespoir pour mon âme, quels tourments pour mon cœur, moi qui manque de la force intellectuelle requise pour te célébrer dignement, ô mère, toi que je n'ai pas eu l'heur de connaître mais dont j'ai pu découvrir parfaitement les vertus, l'intelligence et l'étendue de la culture grâce à ta précieuse autobiographie et à tes écrits littéraires et poétiques si dignes d'intérêt et qui pour moi représentent le bien matériel et spirituel le plus inestimable qui soit au monde. Je veux rendre publique une partie de son autobiographie, celle qui concerne l'éducation qu'elle reçut, ses pensées intimes, les œuvres qu'elle a composées, son caractère parfait et rare, mais aussi d'autres aspects de sa vie privée, en reprenant les passages de son manuscrit autographe, que je détiens comme un trésor sacré et grâce auquel j'ai l'impression qu'elle est toujours présente auprès de son cher fils et continue de dialoguer avec lui. Pour son fils, c'est le devoir suprême envers une telle mère, et au déclin de sa vie il veut témoigner l'amour qui les unit au ciel.

La deuxième raison pour laquelle j'ai voulu inclure dans ce petit livre mes poèmes imparfaits, que j'ai réunis au soir déclinant de mon âge, est le désir qu'en les imprimant, même s'ils n'ont pas la capacité de durer, ils soient préservés, ne fût-ce que peu de temps, comme une messe de souvenir dédiée par un père à ses enfants chéris. J'ai également voulu léguer ces quelques lueurs de génie de mon faible esprit afin que par amour-propre et par comparaison mes enfants bien-aimés puissent obtenir dans notre société une place plus notable que leur obscur géniteur.

La troisième raison pour laquelle je publie ici mes poèmes est que, fils de la si grande Élisabeth, je sens que chaque lueur de mon esprit limité m'a été inspirée par le lumineux génie qui m'a donné la vie, de sorte qu'elle appartient aussi à mon inoubliable mère.

À Zante, 11 novembre 1880.

ÉLISAVÉTIOS MARTINENGOS

## « Ma Mère »

Ma mère, Élisabeth Moutzan, naquit le 2 octobre 1801, fille de Frangkiskos Moutzan et d'Anghéliki Sigourou. Les deux familles comptaient parmi les plus nobles de notre patrie, Zante. Malheureusement ma mère mourut des suites de couches, le 9 novembre 1832, soit seize jours après ma naissance.

Voici quelques extraits, les plus importants, de l'autobiographie de mon inoubliable mère, que je publie dans l'intention de faire connaître à nos compatriotes une femme d'une telle envergure.

L'orthographe du texte a été conservée telle quelle.

## Épilogue

Comme je l'ai signalé dans le prologue, les passages de l'autobiographie de ma défunte mère qui ont été omis concernent certains événements familiaux, ses tout premiers souvenirs d'enfance, ses sympathies ou ses antipathies pour certains membres de la famille. Tout, toujours, dans l'ensemble, montre l'âme angélique et la précoce lucidité d'esprit de ma mère, si remarquable et au-dessus de tout éloge. Tous ces passages ont été omis dans la mesure où cela n'intéresse que moi, son fils, ainsi que les membres les plus proches de l'honorable famille Moutzan. À mon humble avis, certes partial étant donné que je suis le fils de l'auteur, il m'apparaît que, compte tenu du développement imparfait des lettres et de la langue à cette époque dans notre île, Zante, le style de ma mère dans son autobiographie montre beaucoup d'élégance, une grande force spirituelle et intellectuelle, révèle de tendres sentiments charitables et patriotiques et toutes les qualités morales qui font honneur à la société des hommes. Hormis quelques vocables d'origine italienne, tels que *camera*, *familia*, etc., il me semble qu'on ne saurait trouver quelque mot barbare ou vulgaire que ce soit dans les écrits de ma mère. Ô mère très chère et inoubliable, les mots qui suivent restent à jamais gravés dans l'esprit de ton fils bien-aimé : « Pauvre Élixa ! Où est à présent cette vie toute de bonheur et de vertu que tu t'étais imaginée ? Et vous, mes malheureux écrits, vous que j'aimais et à qui je voulais tout le bien qu'une mère aimante veut à ses enfants, êtes-vous condamnés, enfermés que vous êtes, à engraisser les vers ou à être livrés un jour par mon frère à ses domestiques qui vous mettront en pièces pour les besoins de la cuisine ? Moi je me meurs, mais combien ma mort me serait moins triste si je pouvais vous confier à une personne instruite capable d'estimer plutôt que mépriser les œuvres de l'esprit ! » Repose en paix, âme bienheureuse de ma mère. Ton désir est exaucé. Toutes les œuvres si chères et si précieuses à ton cher fils sont entre les mains de ton bien-aimé Élisavétios, lui qui, bien qu'il n'ait pas eu le bonheur d'hériter de ton immense génie, a cependant hérité de ton prénom, de ton âme et de ton cœur. D'ici peu, ô âme incomparable de ma mère, ton souhait sera pleinement réalisé et tu recevras de ton fils la satisfaction qui convient. Ceux de tes écrits que tu as toi-même approuvés, comme cela ressort de ton autobiographie, verront bientôt le jour et, par la publication de tes œuvres, ton fils qui n'a pas eu ton rayonnement intellectuel et demeure

hélas dans les ténèbres, recevra la lumière éclatante jaillie de ton génie et sera honoré sur cette terre grâce à toi qui te trouves au ciel.

## 2- Deux textes d'Élisabeth Moutzan-Martinengou<sup>52</sup>

Adeptes fanatiques de la coutume barbare de ma Patrie, ne vous fâchez pas ! Ne vous fâchez pas ! mais que dis-je, hélas ! vous enragez déjà comme des bêtes sauvages. Je prône, moi, une éducation solide pour les filles. Je leur reconnais, moi, la liberté de sortir de la maison, aussi dois-je paraître à vos yeux comme un monstre de la nature : cela m'est égal. Cette coutume est barbare, tyrannique. Je hais, moi, je méprise, j'exècre tous les usages barbares et tyranniques, et je n'ai pas peur de ceux qui les aiment et les défendent. Cruelle coutume de ma Patrie, moi qui ne veux pas du mariage (car les exemples de certaines femmes mariées me terrifient), moi, dis-je, qui ne veux pas du mariage, tu me condamnes à vivre à jamais enfermée à la maison, à ne jamais aller à l'église, à ne jamais fouler la terre, à ne jamais entendre le doux souffle des zéphyrs, à ne jamais voir<sup>53</sup> le bleu du ciel. Coutume tyrannique, coutume barbare, toi, tu me condamnes, certes, mais moi je me moque de ton verdict : non, non, Dieu ne m'a pas donné un cœur vil, et toi, avec tes enfermements et tes réclusions, jamais tu n'as réussi à l'avilir, ce cœur qui toujours poursuit de grands desseins et toujours se tient prêt à les accomplir.

.....  
À propos de cette coutume, j'en suis arrivée à la conclusion suivante. La liberté, et surtout l'éducation, donnent à l'être humain une grande audace, et l'empêchent de se laisser entraîner par l'opinion des autres, tel un animal. Mais peut-être les plus vieux habitants de l'île sont-ils encore des barbares, eux qui, pour tenir leurs femmes en esclavage, ont pensé les garder enfermées et illettrées. C'est là ma conclusion, parce que je vois bien que tous les hommes vils proscrivent pour leurs femmes instruction et liberté. Et ils ont raison, par Zeus, car une femme ne peut jamais connaître la mauvaise conduite de son mari, ni la blâmer comme il se doit, quand elle ne sort pas de la maison et qu'elle demeure illettrée et ignorante.

---

<sup>52</sup> Ces deux fragments de manuscrit, inédits en français, ont d'abord été publiés par Dinos Konomos (*Επτανησιακά Φύλλα*, n°10, Zante, 1947), puis reproduits dans plusieurs des éditions du texte (K. Porphyris, p. 98-99 ; Phaidon K. Bouboulidis, p. 123, Vangélis Athanassopoulos, p. 41-42).

<sup>53</sup> Dans les différentes éditions du texte, il est indiqué qu'un mot manque ici.